

IAVANT-CRITIQUES



Olivier Rolin

Un chasseur de lions

LE SEUIL

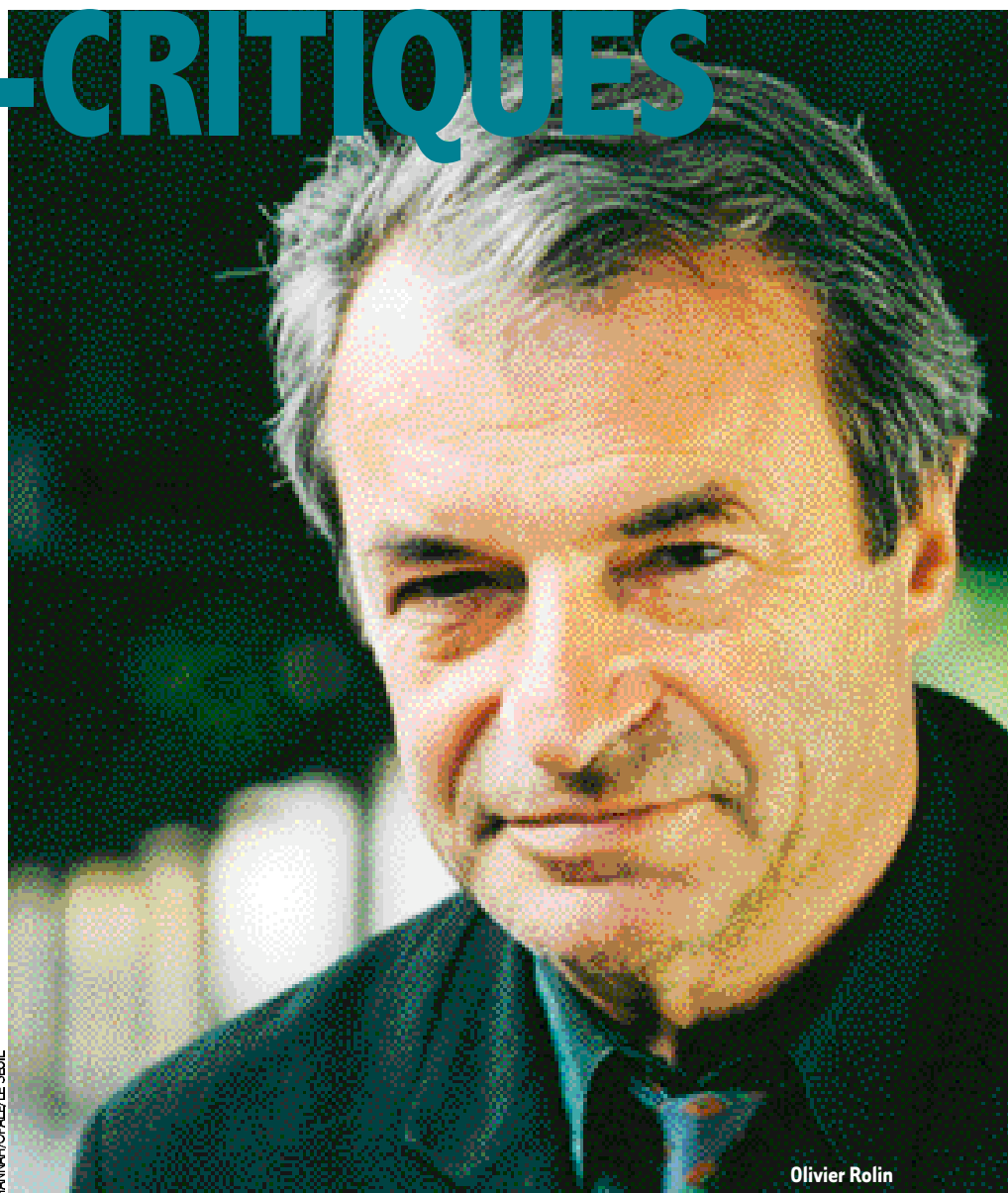
TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-02-084649-3

SORTIE : 21 AOÛT

HANNAH/OPALE/LE SEUIL



Olivier Rolin

21 août - Rentrée littéraire > ROMAN France

Le roi lion

Après *Tigre en papier*, Olivier Rolin change radicalement de ton et de cadre avec *Un chasseur de lions*.

Manet, le voici en train de séduire une certaine Isabel. Dans un KFC attenant à une station-service, du côté de Miraflores, il grignote du poulet grillé avec la belle et brune Milagros. A Punta Arenas, il ne peut s'empêcher de repenser à une créature blonde, « avec des yeux vert-de-gris, des poignets, des mains, des chevilles d'une finesse stupéfiante », croisée vingt-cinq ans plus tôt.

Jamais poseur et toujours pétillant, même lorsque pointe une légère nostalgie sous sa plume constamment alerte, Olivier Rolin slalome entre les contrées, les périodes. En chemin, il adresse de fréquents clins d'œil à Tintin et au capitaine Haddock, rappelle le destin

tragique du capitaine Rossel qui assista impuissant à la Semaine sanglante, convoque Gauguin et Whistler. L'auteur de *Port Soudan* (Points), prix Femina 1994, se montre ici aussi à l'aise dans sa restitution du Paris du second Empire et de la Commune, dans l'évocation en creux du révolutionnaire Manet et des hautes figures artistiques d'alors, que dans le récit haut en couleur des mésaventures de son chasseur de lions et de trésors, orateur volubile, emphatique et postillonnant. Les inscriptions au Lions Club sont ouvertes, on ne doute pas que les adhésions seront massives!

ALEXANDRE FILLON

tout démarre avec un tableau de 150x170 cm peint par Edouard Manet en 1881, deux ans avant sa mort, le 30 avril 1883, chez lui, rue de Saint-Pétersbourg. Exposé dans la seconde salle du deuxième étage du musée d'Art moderne de Sao Paulo, la toile représente un solide énergumène à larges favoris en côtelettes autour d'un double menton naissant; un chasseur de lions équipé d'une carabine à deux canons et sanglé dans une veste d'un vert presque noir, qui ressemble « as-

Jamais poseur et toujours pétillant, même lorsque pointe une légère nostalgie sous sa plume constamment alerte, Olivier Rolin slalome entre contrées et périodes.

sez à l'idée qu'on se fait d'un bistrotier auvergnat d'autrefois, un bougnat, qu'on attend le torchon sur l'épaule plutôt que le fusil ».

Le chasseur en question, un gaillard « vaste et rubicond », un « balourd », un « gros lard », si l'on en croit le narrateur, répond au nom d'Eugène Pertuiset. Né à Chambéry, inventeur de la « balle explo-

sible », trafiquant de fusils anglais, « orfèvre en matière de plans absurdes » sans cesse à l'affût du bénéfice, l'obstiné Pertuiset a rencontré Manet à la Maison dorée, un soir que le peintre y soupa avec Zola et quelques autres.

Dans son nouveau roman, un régal qui inaugure en fanfare la rentrée de septembre, Olivier Rolin a eu l'excellente idée de nous conter ses mésaventures, de peindre à son tour le portrait d'Eugène Pertuiset en le suivant à la trace en Amérique du Sud : au Pérou, « le pays de l'or et de l'argent » où il essuie un tremblement de terre, en Terre de Feu qu'il chercha à explorer en compagnie d'une escouade pour le moins hétéroclite.

Personnage de l'époque contemporaine, le narrateur de Rolin est un vieux Français sceptique et intrigué par ce qui a bien pu rapprocher Manet et Pertuiset. Assez théâtral, cet incurable romantique vient « du temps des vocables disparus », c'est un homme qui a boursigné, lu et aimé. A Sao Paulo, où il découvre le tableau de

27 août - Rentrée littéraire > ROMAN France

Le livre de l'intranquillité

Avec *La première nuit de tranquillité*, Stéphane Guibourgé signe son roman le plus ambitieux et le plus émouvant.

Ecrivain, journaliste et photographe doublement entré en littérature en 1991 avec un roman, *Saudade* (La Table ronde), et un recueil de nouvelles, *Citronnade* (Le Dilettante), Stéphane Guibourgé revient cette fois avec *La première nuit de tranquillité*. Son livre le plus ambitieux, le plus émouvant et le plus fort, un texte largement autobiographique dont on sort passablement secoué.

Voici d'abord l'histoire de Vincent, un homme que la passion et la vitesse ont perdu, qui, à quarante ans n'a plus ni goût ni odorat, mais maîtrise l'art du thé et possède de solides notions d'hindi. C'est grâce au patron d'un restaurant indien où tous deux ont leurs habitudes, sans pourtant se croiser, que Vincent a rencontré Anne, vingt-neuf ans, une jeune voyageuse aux yeux verts éprise de liberté, qui a toujours refusé d'être annexée, de se confier. On suivra les traces de ces deux nomades qui se vouoient et s'apprivoisent lentement entre Paris, Courlon, où Vincent emmène Anne visiter la maison de sa grand-mère, Darjeeling pendant la période de la cueillette du thé et le Sikkim.

Au fil des pages, d'autres voix s'élèvent peu à peu. Divorcé et père de deux garçons, un homme de quarante ans persuadé d'avoir déjà tout écrit, d'être « un homme posthume » – on comprend vite qu'il s'agit de l'auteur –, s'adresse à une Mlle Daudé qu'il a longtemps cherchée, à laquelle il a beaucoup rêvé, sa mère qu'il ne connaît qu'à travers un dossier de la Ddass.

Enceinte de Vincent, partie dans un minuscule cottage au-dessus de Lava, sur la route de Samabeong, après avoir été rattrapée par le fisc et ses créanciers, Anne prend à son tour la

parole. Puis ce sera Mlle Daudé qui expliquera qu'elle n'a jamais su dire non aux hommes, a eu une fille, Marianne, puis s'est débarrassée des bébés qu'elle n'a pas voulu avoir avant de donner naissance à un garçon né sous X le 10 juillet 1966, fruit de ses amours avec un Libanais inconnu.

Déboule ensuite Paul McKay, célèbre pour ses coups de gueule et ses esclandres, peintre irlandais incapable de reprendre le pinceau, un ami de Vincent. Marianne, sa demi-sœur, militante pas vraiment tentée par la repentance, a quant à elle cherché à changer le monde. Jeanne, enfin, la mère adoptive de Vincent, se souvient de son fils, adolescent de dix-huit ans, qui n'était que violence, et de son mari, « un mur de silence »...

« Les hommes reviennent sur leurs pas, non par nostalgie, mais parce qu'ils ne savent plus où aller », résume magnifiquement l'auteur du *Train fantôme* (Flammarion 2001, repris en Pocket). Incandescent d'un bout à l'autre, véritable saignée littéraire brossant le portrait d'un homme blessé en quête de ses racines et de lumières, *La première nuit de tranquillité* donne corps à des personnages fracassés de l'intérieur, des êtres qui ont un sérieux problème avec l'amour et avec la vie, un rapport douloureux avec leurs histoires personnelles. Stéphane Guibourgé ici nous émeut comme jamais. AL. F.



Stéphane Guibourgé

La première nuit de tranquillité

FLAMMARION

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-0806-8958-0

SORTIE : 27 AOÛT

Stéphane Guibourgé



DR/FLAMMARION

25 août - Rentrée littéraire > PREMIER ROMAN États-Unis Lune sanglante

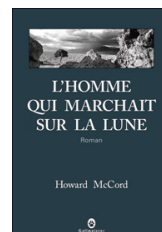
Pour la première fois depuis leur mise à flot, les éditions Gallmeister font paraître un roman dans leur belle collection de « Nature Writing » jusqu'ici cantonnée aux récits. Tendu comme un arc, surprenant du début à la fin, *L'homme qui marchait sur la Lune* est une vraie découverte, un texte qui vous cueille comme un coup de poing. Natif du Texas, le poète américain Howard McCord donne la parole à un curieux personnage. « Mon nom est Gasper, William Gasper, et je ne fais rien pour gagner ma vie ; je vis, tout simplement. Ma famille n'a rien de particulier, et j'ai un passé parfaitement ordinaire. Je préfère la marche en solitaire à toute activité », nous prévient-il.

Quinquagénaire barbu, Gasper n'a pourtant pas un passé si ordinaire que ça. Ancien militaire, il a servi dans le corps des marines où on lui a appris « à sauter d'un avion, à étrangler un homme avec un fil de fer, et à ne pas détourner les yeux d'aucun spectade ». Traqueur talentueux et sniper efficace, le gaillard finit par calmement cracher le morceau : « Je suis un assassin, de caractère, comme de profession. »

Au début du roman, William Gasper a quitté Sterns où il loue un container à Mary-Gail Henry afin de ranger ses outils de travail : des carabines, des pistolets et un fusil de chasse – sa logeuse le décrit comme « bizarre », ajoutant : « Y a quelque chose de méchant dans son regard des fois, ou quelque chose de froid. Vaut mieux pas l'embêter... »

Une nouvelle fois, l'ancien marine a décidé d'arpenter la Lune, « la montagne de nulle part », en ayant pris le soin de glisser dans ses affaires un pistolet 9 mm au cas où l'envie lui prendrait de manger de la viande. Rapidement, Gasper comprend qu'il n'est pas seul sur les lieux, qu'il est suivi par une personne transportant un sac et un fusil...

Huis clos à ciel ouvert, *L'homme qui marchait sur la Lune* est une incontestable réussite. Sa noirceur et son décor risquent fort d'emballer les lecteurs de Cormac McCarthy. AL. F.



Howard McCord

L'homme qui marchait sur la Lune

ÉDITIONS GALLMEISTER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JACQUES MAILLOS

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 18,90 EUROS ; 152 P.

ISBN : 978-2-35178-019-0

SORTIE : 25 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

25 août - Rentrée littéraire > ROMAN France

Sexe, mensonges et Vatican

Après Pic de la Mirandole, Guillaume de Sardes campe un bien inquiétant cardinal.

On n'est plus au temps des Borgia, mais dans les années 1940. Cela dit, à lire cette savoureuse fantaisie de Guillaume de Sardes, il semble qu'un certain nombre de pratiques n'aient pas tellement changé dans la très secrète cité du Vatican.

Son Eminence le cardinal Benvenuto (et son nom même est révélateur de toute l'ironie irrévérencieuse du roman) est l'un de ces princes de l'Eglise, comme il y en avait à la Renaissance. D'illustre famille, richissime, follement ambitieux, bien plus politique que sincèrement croyant, absolument sans scrupule, et surtout esclave de ses sens. Grand pécheur devant l'Éternel, Benvenuto commet presque chaque jour les sept fautes capitales. Au moment où débute le récit, il est follement épris du beau Cédric Toumay, un jeune garde suisse aux soyeuses boucles blondes, tout droit sorti

d'un tableau de Botticelli. Et, en même temps, il initie Julie Jouvin, la fille d'une de ses influentes amies au sein de la curie, à la lecture de *La Vénus à la fourrure*, et se livre, avec la jouvencelle bien plus déflurée qu'il n'y paraît, à quelques-unes des turpitudes complaisamment décrites par Sacher-Masoch! Mais, oubliant sa coutumière prudence, le cardinal laisse sa coquine complice prendre des photos de leurs ébats. Lesquelles parviennent entre les mains de Cédric, tombé entre-temps amoureux de Julie, puis de Siro Verde, un autre cardinal, épris lui aussi du garde suisse que Benvenuto lui a « soufflé ». Tout est en place pour une farce tragique, avec meurtres, trahisons, mensonges et reniements au programme.

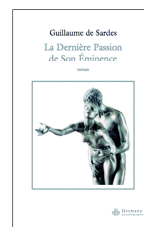
Pour son deuxième roman, après le très remarqué *Giovanni Pico* (parachevé Hermann en 2007), le jeune et brillant Guillaume de Sardes, qui pratique aussi bien le latin que la danse et l'escalade à mains nues, nous offre un



GONZALO PENIA/HERMANN

roman satirique (au sens romain du terme), qui peut aussi se lire comme une parabole stigmatisant les passions extrêmes chez ceux-là même dont la foi devrait les en protéger. *La dernière passion de Son Eminence* est un roman singulier, un peu hors du temps, servi par une écriture d'une maturité et d'un classicisme rares chez un auteur aussi jeune que de Sardes. Et toute ressemblance avec un fait divers jamais vraiment élucidé survenu il y a quelques années parmi les Suisses du pape ne saurait être que fortuite.

JEAN-CLAUDE PERRIER



Guillaume de Sardes

La dernière passion de Son Eminence

HERMANN

TIRAGE : 1 500 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 130 P.

ISBN : 978-2-7056-6763-4

SORTIE : 25 AOÛT

25 août - Rentrée littéraire > PREMIER ROMAN France

Les amitiés particulières



TRISTAN GARCIA

Roman générationnel et ambitieux, *La meilleure part des hommes* marque les débuts de Tristan Garcia, Toulousain né en 1981.

Pour ses débuts littéraires et son entrée dans la collection « blanche » de Gallimard, où Jean-Marie Laclavetine publie son premier roman, Tristan Garcia a vu large. Conte moral ambitieux et époustouffant, *La meilleure part des hommes*, n'a rien d'une autofiction. « C'est une histoire que je n'ai pas vécue, d'une communauté et d'une génération déchirée par le sida auxquelles je n'appartiens pas, dans des quartiers que je n'ai pas habités. C'est pourtant le récit fidèle de la plupart des trahisons possibles de notre existence, le portrait de la pire part des hommes et – en négatif – de la meilleure », explique le Toulousain.

La narratrice de Garcia se nomme Elisabeth Levallois. Journaliste de trente-trois ans travaillant à *Libération* et dans des publications plus tendance, celle-ci se présente ainsi : « J'ai la gueule allongée, assez belle je crois. Grosse consommatrice de médicaments. Fashion mais

lucide. Je suppose qu'on pourrait dire que je suis une connasse et quatre-vingt-dix pour cent de la population du pays, s'ils me connaissaient, ferait pfeuh... » Autour d'elle, gravitent trois personnages charismatiques dont elle est soit l'amie, la collègue ou l'amante.

Le premier, William Miller, ou Willie, est né en 1970 à Amiens. Enfant solitaire, élève discret et moyen, il passe le bac sans s'en rendre compte, débarque à Paris à dix-neuf ans. Trublion rappelant Guillaume Dustan, Willie n'a ensuite cessé de défendre la liberté individuelle, de jouer les icônes trash, faisant tout « sans raison et histoire de voir ».

Le deuxième, Dominique Rossi, ou Doumé, voit le jour en Corse, puis part à dix-sept ans sur le continent, à Nice, au lycée et en classe préparatoire, se mettant rapidement à militer, à soutenir « le gauchisme », « l'Organisation ». Avec trois amis, Doumé, qui collabore également à

Libération, fonde Stand Up, double transparent d'Act Up, en s'inspirant de l'activisme américain, prônant les rapports sexuels protégés.

Avant d'hésiter entre se poser en philosophe ou en homme de pouvoir et d'action, le troisième, Jean-Michel Leibowitz, a quant à lui eu des parents gaullistes puis mitterrandiens, a été un élève brillant, entre une khâgne à Henri-IV et l'Ecole normale. Manière de Finkielkraut chauve, Leibo écrit sur le vide contemporain, tout en glissant progressivement de la gauche vers la droite, en lorgnant vers le pouvoir...

« Les années quatre-vingt furent horribles pour toute forme d'esprit ou de culture, exception faite des médias télévisuels, du libéralisme économique et de l'homosexualité occidentale », écrit Tristan Garcia. Sous sa plume, on assistera à maintes transformations et à maintes trahisons, alors qu'une maladie dont on entend parler pour la première fois en 1981, un « cancer homo » qui va devenir le syndrome d'immuno-déficience acquise, s'est mise à faire des ravages.

Tristan Garcia a déjà du souffle, un sens pour les dialogues qui sonnent juste, un art de faire évoluer des personnages incarnés. Enlevé, nerveux et souvent drôle, même si ce qu'il raconte ne l'est pas toujours, son coup d'essai est une vraie découverte. Ce n'est certainement l'une des futures révélations de la prochaine rentrée.

AL. F.



Tristan Garcia

La meilleure part des hommes

GALLIMARD

TIRAGE : 4 400 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-07-012064-2

SORTIE : 25 AOÛT

25 août - Rentrée littéraire > ROMAN États-Unis

Soul woman

Les Allusifs publient la suite de l'autobiographie de la grande figure afro-américaine **Maya Angelou**.

Oprah Winfrey lui voue un véritable culte et son autobiographie et best-seller parue en 1969 aux États-Unis a fait de Maya Angelou une des figures afro-américaines les plus connues aux États-Unis, plus populaire peut-être que la grande Toni Morrison. Après les volumes (épuisés) sur les années de jeunesse parus chez Belfond en 1980 et «10/18» en 1996, Les Allusifs publient la suite des incroyables Mémoires de cette icône de l'activisme noir qui fête cette année ses 80 ans. Mais la dimension militante ne saurait suffire à définir cette sacrée bonne femme qui fut chanteuse, actrice, journaliste, metteuse en scène, poétesse, dramaturge, romancière...

Tant que je serai noire débute en 1957, Maya Angelou approche de la trentaine. Née dans le Missouri, élevée par sa grand-mère dans l'Arkansas, déjà mère, elle a eu le temps d'expérimenter toute la violence d'être noire et femme dans l'Amérique de la première moitié du XX^e siècle. Double peine. Double oppression. Mais, dit-elle, « je devais me fier à la vie : j'étais encore assez jeune pour croire qu'elle chouchoute ceux qui ont le courage de

la vivre pleinement ». Ce dont elle ne se privera pas. À l'époque, elle chante et court le cachet sur la côte Ouest (un soir Billie Holiday, présentée par un ami, vient dîner chez elle ! Scène mémorable). C'est la période des grands tournants : le départ de la Californie, l'installation à New York, la décision d'écrire et la rencontre avec la politique. Elle nous ouvre les portes du Harlem des années 1960, du mythique cabaret Apollo où Maya chanteuse interprète des blues du Sud et des chants religieux cubains, la 125^e Rue en guise de frontière territoriale, les discours du révérend Martin Luther King... Chaque page, chaque analyse est imprégnée de la problématique raciale et traversée par l'énergie impétueuse de la lutte pour les droits civiques des Noirs et contre la ségrégation dans l'Amérique ouvertement raciste de l'époque où l'interdiction de certains lieux aux gens de couleur vient à peine d'être levée. Lutte pour la liberté qui conduira Maya Angelou jusqu'en Égypte où elle suit sur un coup de tête un militant sud-africain, combattant anti-apartheid, qui l'a demandée en mariage à peine une semaine après l'avoir rencontrée et alors que la date des noces avec un autre était déjà fixée... Car il y a aussi dans ce récit, totalement imbriqué,



TED COLLINS/LES ALLUSIFS

la vie sentimentale, domestique (« j'avais l'habitude d'utiliser mes aptitudes culinaires pour faire remonter mon sex-appeal »), les aspirations amoureuses contradictoires, les questionnements d'une mère qui coule sur Guy, le garçon qu'elle a eu très jeune, des regards idolâtres. Le style est direct, les images brutes, les scènes très dialoguées, théâtrales, contiennent tout le tempérament impulsif et l'orgueilleuse gourmandise grâce auxquels Maya Angelou a fait mentir son destin et dévoré sa vie.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL



Maya Angelou

Tant que je serai noire

LES ALLUSIFS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LORI SAINT-MARTIN ET PAUL GAGNÉ

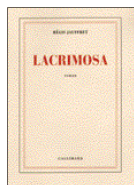
TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 370 F.

ISBN : 978-2-922868-75-3

SORTIE : 25 AOÛT

AVANT-CRITIQUES



Régis Jauffret

Lacrimosa

GALLIMARD

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-07-012204-2

SORTIE : 25 AOÛT

« **V**ous êtes morte sur un coup de tête d'une longue maladie. Le suicide a déferlé dans votre cerveau comme une marée noire, et vous vous êtes pendue. » Le narrateur – inlassable écrivain – s'adresse à la jeune femme en la voussoyant. « Chère Charlotte ». D'un au-delà de nulle part, l'ironique et douce morte lui répond invariablement : « Mon pauvre amour », et le tutoie. *Lacrimosa dies illa* : jour de larmes que ce jour-là – c'est l'un des vers du *Dies Irae*.

« J'ai écrit parce que je ne sais pas composer de musique, dit l'écrivain. Je ferme ce livre comme un chirurgien referme malgré tout la plaie qu'il a ouverte après l'opération in vraisemblable d'une jeune morte dont il espérait la résurrection. »

« On dirait qu'à ma mort tu as reçu un cercueil rempli d'alphabet et de ponctuation. A charge pour toi d'en constituer des phrases, de peu à peu en faire un livre. »

Pour son dix-septième ouvrage, Régis Jauffret réinvente à sa façon le roman par lettres. Poésie, tendresse, humour rageur sont au service d'une écriture de belle tenue, classique, élégamment impertinente, comme si

l'homme de remords et la morte amoureuse conservaient la pudeur qui convient à une grande passion. Trop occupé à transformer en livre ce qu'il vivait et ressentait avec la jeune femme, le narrateur n'a pas pris soin de celle qui, morte désormais, devient mélancoliquement son personnage. Quoi qu'il veuille, Charlotte ne parle que grâce à lui, du fond de ce non-lieu d'où les écrivains tentent d'extraire des héros ou héroïnes de papier qui seraient véritablement quelqu'un d'autre, ou l'Autre, et non pas des échos d'eux-mêmes.

« Mon pauvre amour. Tu veux que je te renvoie ma voix, comme on renvoie la balle ? [...] Tu me fais trop parler. Demande à une passante de te dire que je t'aime. Tu auras beau m'inventer, je n'aurais jamais plus de lèvres pour t'embrasser. On dirait qu'à ma mort tu as reçu un cercueil rempli d'alphabet et de ponctuation. A charge pour toi d'en constituer des phrases, de peu à peu en faire un livre. »

D'une lettre à l'autre, nous apprenons deux ou trois choses de leur amour, mais c'est surtout le rythme de la complainte qui emporte le lecteur, jetant sur les détails de la banalité

25 août > ROMAN France

L'amour à mort

Elle s'est pendue. Il lui écrit au pays des morts. Chant d'amour et de grande pitié, ce nouveau roman de Régis Jauffret impose encore un nouveau ton.

quotidienne – appartements, villes, vacances à Djerba, cocasses mésaventures professionnelles de Charlotte – quelque chose d'irréparable et d'irréparablement beau. Sans que jamais soit levé le mystère sur Charlotte. Elle aime le narrateur, certes, mais reste follement éprise d'un autre, d'un inaccessible jeune homme qu'elle désigne mystérieusement comme « le skipper », et dont le narrateur imagine le vaisseau fantôme croisant jusque dans les rues de la ville pour appeler Charlotte à lever l'ancre vers la Chimère. Le skipper ne vou-

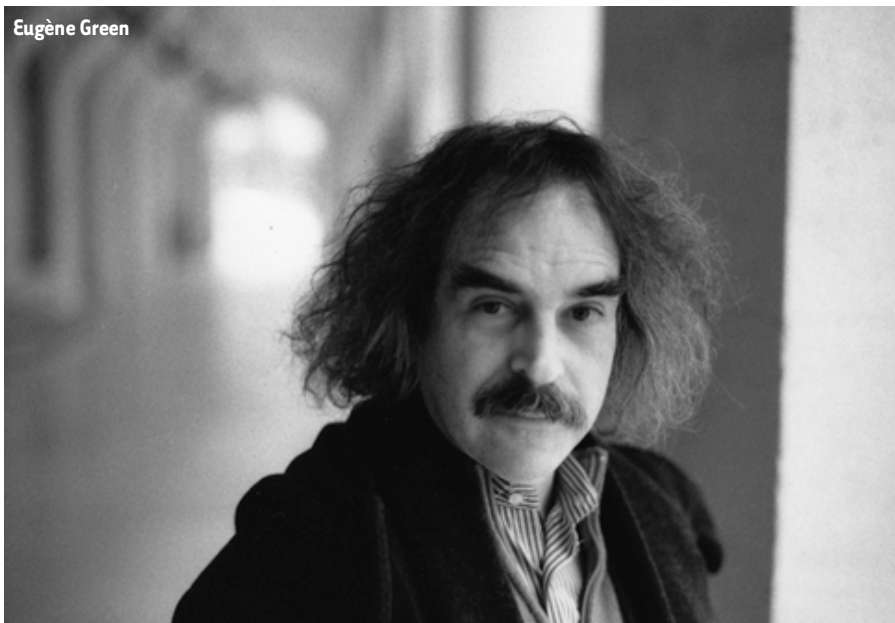
dra pas de Charlotte. Et le narrateur, trop occupé de lui-même, ne déchiffre pas l'énigme de la jeune femme. « Mon pauvre amour, lui écrit-elle, je t'ai aimé, tout le monde l'a su, mais comme les cocus leur infortune, tu n'as appris mon secret que le jour de mon enterrement. »

Après le tour de force des *Microfictions*, voici un tout autre roman. Régis Jauffret se renouvelle à chaque livre. Celui-ci s'impose par sa qualité de forme et par son émotion.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY

CATHERINE HEIGGALLIMARD

Eugène Green



ROBIN DAVIES/ACTES SUD

20 août > ROMAN France

Le présent du passé

Mystérieux premier roman, fiction intellectuelle et mélancolique autour de l'identité européenne et du statut du présent.

C'est un premier roman qui accroche mystérieusement et déploie une séduction un peu à l'ancienne. D'origine américaine mais vivant en France depuis le début des années 1970, son auteur, **Eugène Green**, est metteur en scène, spécialiste du baroque auquel il s'est attaché, avec sa compagnie de théâtre, à rendre sa gestuelle et sa déclamation du XVII^e. Il est aussi cinéaste, catalogué bressonnien, réalisateur de films absolument hors mode qui offrent à ses spectateurs des expériences déroutantes.

Dans ce premier roman, Jérôme Lafargue, 55 ans, professeur de littérature européenne à la Sorbonne, marié à Jana, d'origine tchèque, a un fils de 20 ans et un père sénile en proie à des angoisses délirantes dans lesquelles il voit son fils exécuté par les Allemands. Il mène la vie plutôt paisible et conforme d'un intellectuel parisien. Quand un Allemand, dont l'identité ne lui évoque rien, demande à le rencontrer : c'est en réalité le fils d'un homme qui a offert l'hospitalité à Lafargue à Munich en septembre 1968. Séjour au cours duquel le Français a rencontré sa future femme. Et ce fils demande de l'aide pour élucider le mystère de ses origines.

S'enclenche alors un processus de mémoire que Lafargue consigne dans un journal. Images, gens, lieux, « *c'était dans le passé, il y a trente-cinq ans. Mais tout ce que j'en garde en moi, tout ce que j'en vois, est au présent* ». Derrière l'histoire familiale que l'Allemand cherche à reconstituer, celle de l'Europe dans la guerre et l'après-guerre. Et comment la trajectoire de l'étudiant français a croisé le destin tragique des juifs de Bohême. Une reconstitution traversée par ce questionnement :

qu'est-ce qu'être Européen ? qu'est-ce qui fonde la culture occidentale ? Lafargue se souvient avoir choisi l'Allemagne comme destination pour ce voyage qui a marqué son entrée dans la vie d'adulte parce qu'il trouvait chez les écrivains allemands « *le sentiment d'appartenir, à travers la germanité, à quelque chose de plus large, qu'ils identifiaient à l'Europe* ». Et aussi parce que, dans ces années-là, l'Allemagne « *était le pays par excellence de la reconstruction* ».

Dans cette fiction intellectuelle à la tonalité mélancolique, où l'on retrouve quelques-uns des thèmes chers à Eugène Green (celui par exemple du chant qui survit au corps et à la mort comme dans son film *Le Pont des Arts*), des dialogues banals, pourtant d'une envoûtante étrangeté, viennent s'intercaler entre des poèmes de Rilke ou un sonnet de Camões en langue originale. Certaines scènes cocasses, comme quand des collègues profs se livrent à une surenchère de pédanterie autour de la fin de la littérature européenne, certaines fantaisies (le Coca light orthographié « *quôqua-lait* ») font sourire, prises dans une méditation spirituelle et esthétique profonde autour du statut du présent, seul temps valable pour Lafargue (et Green pour sûr). Puisque, pense-t-il, les souvenirs ne sont que « *du tourisme temporel* », et que « *le passé est une source de plaisir non pas par le souvenir, mais parce que son énergie participe au présent* ».

VÉRONIQUE ROSSIGNOL



Eugène Green

La reconstruction

ACTES SUD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-7427-7688-7

SORTIE : 20 AOÛT

25 août > PREMIER ROMAN France

Le cogito du champignon

Comment peut-on être champignon ? Un dessin d'ouvert u renous montre une silhouette, qui pourrait être celle de l'auteur : un homme contemple un champignon comme Hamlet le crâne de Yorick.

Mathématicien, mycologue depuis l'enfance, **Christophe Geissler** (né en 1959) signe un premier roman où il laisse libre cours à sa fantaisie – encore qu'une fantaisie de mathématicien ne soit jamais aléatoire, se jouant des symétries et dissymétries. Ce qui rend d'ailleurs justice aux champignons.

On trouve dans *Lamelles* des parodies savantes, des souvenirs d'enfance, des intrigues amoureuses, des recettes de cuisine, des jongleries ontomycologiques. Et, bien sûr, toutes sortes de considérations sur l'infini monde subtil où l'amanite des césars, le bolet royal des montagnes yougoslaves et la lépiote de Bucknall croisent la russule verdoyante, le lentin à écailles et le phallus impudique. Ce dernier – alias satyre puant, alias œuf

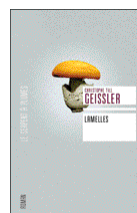
Christophe Geissler



DRIVE SERPENT À PLUMES

du diable – inspire évidemment à l'auteur des digressions amusantes. On appréciera également un pastiche de Conan Doyle, *L'aventure de la pelouse en jachère*, suscité par les propriétés et la morphologie des Volvaires remarquables. Bref, il y a de tout dans cette petite encyclopédie en liberté, même du romanesque. Elle eût ravi André Dhôtel dont *La rhétorique fabuleuse* reste un modèle du genre (rééditée au Temps qu'il fait, 2001).

J.-M. M.



Christophe Geissler

Lamelles

LE SERPENT À PLUMES

TIRAGE : 1 500 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-268-06617-2

SORTIE : 25 AOÛT

25 août > ROMAN France

A notre Sainte Mère Pacôme



La Guadeloupéenne Gisèle Pineau nous revient avec une fable délirante et sombre sur les dangers des sectes.

Morne Căpresse, c'est, en Guadeloupe, un domaine paradisiaque en apparence, une communauté de sœurs fondée par la très charismatique et médiatique mère Pacôme, afin de recueillir toutes les filles perdues (criminelles, droguées, alcooliques, prostituées...). Depuis son retour au pays, en 1990 (jusque-là, elle vivait en métropole, préposée au guichet du métro Gobelins), après qu'elle eut reçu une illumination divine et que ses voix eurent commencé à lui parler, Pacôme règne d'une main de fer sur ses ouailles. La communauté vit en totale autarcie, protégée et grassement subventionnée par toutes les autorités, qui y voient une alternative à la Ddass ou à la prison. Après tout, pourquoi pas ?

Sauf que, à considérer de plus près la pieuse mission, on se rend compte qu'elle a toutes les

apparences d'une secte délirante et fanatique. La fondatrice, dans des prêches enflammés, appelle ses sœurs à lutter contre le Grand Satan sous toutes ses apparences, afin d'éviter d'être elles-mêmes damnées au jour du Jugement dernier. Car, comme dans les croyances de nombre d'« églises » sectaires américaines, l'Apocalypse selon Pacôme est pour demain. Après-demain au mieux. D'autre part, de lourds secrets reposent entre les murs des cases, ou dans les plantations : ainsi, si nombre d'enfants sont nés en dix-sept ans de toutes ces femmes, aucun petit mâle, jamais, n'a survécu. Enfin, la Mère, âgée, commence à perdre la tête, et elle est entourée d'une bande de jeunes louves cyniques, qui luttent féroce pour recueillir l'héritage : ainsi Neel, que Pacôme considère comme sa fille spirituelle, au grand dam de sa demi-sœur Lucia, l'exécutrice des basses œuvres de la communauté.

Tout ce petit monde pourrait continuer à fonctionner en vase clos, sans l'arrivée inopinée de Line, une jeune avocate à la recherche de sa sœur cadette Mylène, pauvre junkie disparue sans crier gare, après avoir effectué un séjour à Morne Căpresse. Alors que ses « sœurs » déploient tous leurs trucs pour l'embobiner, lui laver le cerveau afin de la faire demeurer parmi elles, Line, bien près de succomber à cause d'un massage particulièrement voluptueux, se re-

prendra et, posant ses questions sans relâche, contribuera à faire ressurgir de bien glauques secrets, et se lézarder la façade de respectabilité bâtie par « notre Sainte Mère Pacôme ». Avec *Morne Căpresse*, Gisèle Pineau a imaginé un roman luxuriant et complexe, polyphonie de destinées au féminin, souvent douloureuses, comme les histoires personnelles de Line, Pacôme et Lucia, ou Neel. Elle a voulu également, grâce à la puissance de la fiction, dénoncer le péril des sectes, particulièrement virulentes dans les Caraïbes. Elle y parvient, tout en finesse et non sans humour. Les excès de Pacôme sont ridicules, tant dans sa doctrine que dans la règle qu'elle impose à ses sœurs, carcan des moindres moments et détails de leur vie quotidienne. N'a-t-elle pas baptisé deux de ses sœurs Peace et Love, et ses deux chiens, deux affreux molosses, Confiance et Espérance ? Mais parfois, comme l'on sait, le ridicule tue.

JEAN-CLAUDE PERRIER



Gisèle Pineau

Morne Căpresse

LE MERCURE DE FRANCE

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 272 P.

ISBN : 978-2-7152-2664-7

SORTIE : 25 AOÛT

25 août > ROMAN France

A contrecœur

Le face-à-face tendu entre une fille quadragénaire et son père à l'occasion de retrouvailles forcées. Un troisième roman plein d'ironie d'Anne-Constance Vigier.

La narratrice, la quarantaine, traductrice, accepte d'héberger pour quelques jours son père qu'elle évite depuis vingt ans, le temps qu'il passe des examens médicaux dans l'hôpital en face duquel sa fille habite. Seule – ses jumeaux de 15 ans et demi sont en vacances en Afrique (adolescents hors champ croqués avec une redoutable justesse) –, vivant séparée de leur père, elle appréhende l'inévitable face-à-face avec ce géniteur violent et cast rateur qui ne lui évoque que des souvenirs pénibles. Elle va pourtant s'acquitter de la corvée. A contrecœur. « *Le seul fait d'être obligée de penser un peu longtemps à mon père m'enfonçait dans la contrariété, enfonçait ma tête sous la surface douteuse et immense de la contrariété.* » Que dire quand il s'agit de l'accompagner à ses rendez-vous chez le cancérologue, de visiter le musée de l'Armée pour lui faire plaisir, de partager les repas aux conversations toutes potentielle-

ment minées. La narratrice se révèle experte en stratégies d'évitement (du contact physique, des sujets qui fâchent) pour dominer la peur muée en hostilité qu'elle ressent face à ce père au « regard accusateur et perpétuellement déçu », à « l'ironie si caractéristique, meurtrière, et dépourvue de toute tendresse ».

Moins troublant et fatal qu'*Entre mes mains*, paru l'année dernière après *Le secret du peintre Ostende* (Gallimard, 2001), plus léger, ce troisième roman prend un malin plaisir à titiller, avec causticité, ces sentiments dérangeants qu'on éprouve tout en ayant honte de les éprouver (peut-on en vouloir à ses parents au point de souhaiter leur mort ?), les rancœurs planquées dans les recoins un peu

marécageux de la conscience – le désir de vengeance, le manque de compassion, l'égoïsme – que l'on dépense beaucoup d'énergie à contenir. Il y a malgré tout un effet comique certain à observer cette femme adulte agir contre ses intérêts, ravalier, dire le contraire de ce qu'elle pense. Et se trouver admirable de maîtrise dans ces confrontations frustrées. Pauvre fille empêtrée dans ses devoirs qui n'ose pas même avouer au père de ses enfants qu'elle ne veut pas venir à sa fête d'anniversaire (« *Je n'irai pas et je vais le lui dire tout de suite. Au lieu de quoi je demandais : c'est quand ?* »), à l'écrivain guatémaltèque, dont elle est en train de traduire le livre, qu'il cesse de l'accabler de mails...

A l'heure où l'angoisse de la mort étreint le père dominateur, lion devenu vieux (comme dans la fable de La Fontaine placée en exergue), voilà la narratrice confrontée au dilemme de la dette et de la prescription, passant par toutes les étapes de « *La réconciliation* ». Mais ces retrouvailles n'auront rien de mélo : la mièvre n'est pas vraiment le genre de la maison Vigier.

V. R.



Anne-Constance Vigier

La réconciliation

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 13,50 EUROS ; 140 P.

ISBN : 978-2-07-078238-3

SORTIE : 25 AOÛT

25 août > ROMAN France

Cap Canaille

Drame solaire situé sur les hauteurs de Marseille, Corniche Kennedy confirme le talent de Maylis de Kerangal

On avait laissé Maylis de Kerangal au Havre, à la fin des années 1970, avec un petit bijou rock, *Dans les rapides* (Naïve, 2007), fier hommage aux chansons de Blondie et aux amitiés adolescentes. La revoici à Marseille, une cité maritime qui brasse et prolifère, où elle a planté le décor de *Corniche Kennedy*.

Sur les hauteurs de la ville, deux vues possibles. D'un côté les tours et les barres agglomérées du Nord, de l'autre des villas blanches englouties sous un front végétal. C'est au milieu, au-dessus de la mer, que tout va se jouer.

On les appelle « les petits cons de la corniche. La bande ». Ils ont entre treize et dix-sept ans, l'âge de la conquête, déboulent chaque jour sur une plate-forme ingrate et nue. Corniche Kennedy, ça frime, ça tchatte, ça parade, ça saute dans l'eau, roule des joints et fait joujou avec son portable.

« La Plate est une scène où ils s'exhibent, terrain de jeu et place des lices, puisque filles et garçons, c'est un tournoi : il s'agit de se foncer dessus sans esquiver le rituel. Le prologue est invariable : les filles s'installent à proximité de

l'échelle en bordure de Plate, quand les garçons, eux, se regroupent sur les rochers, en recul, par titution sexuelle du terrain vouée rapidement à l'explosion », annonce l'auteure de Ni fleur ni couronnes (Verticales, 2006).

Laquelle détaille ses ragazzis : Nadia, Carine, Loubna, Ptolémée, Rachid, Mario et Eddy le beau gosse – ici on dit « le Bégé » –, le prince de la comiche. Le tableau ne serait pas complet si l'on n'y ajoute pas Sylvestre Opéra, directeur de la Sécurité du littoral, policier diabétique chargé de sécuriser le rivage ; et Suzanne, gamine des beaux quartiers décidée à s'encanailier.

Toujours aussi travaillée, l'écriture slammée de Maylis de Kerangal dessine les contours d'un drame poétique et réaliste qui ne ressemble en rien à *Plus belle la vie*.

ALEXANDRE FILLON



Maylis de Kerangal

Corniche Kennedy

VERTICALES

TIRAGE : 5000 EX.

PRIX : 15,50 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-07-012219-6

SORTIE : 25 AOÛT

21 août > ROMAN France

Actes de la reconstruction

Simple et sans emphase, Solo d'un revenant n'est que la confirmation du talent de Kossi Efoui.

Il est de retour, de check-point en check-point, de chicane et chicane, de barrage en barrage. Chacun de ces mots peut être lu au propre comme au figuré. Voici dix ans que le narrateur n'avait pas revu son pays. Il découvre la routine qui accompagne la « reconstruction » d'un coin d'Afrique ravagé par les massacres interethniques, avec son pêle-mêle de soldats représentant l'Internationale Neutre : Sud-Africains, Malais, Pakistanais et Belges. Sans compter, inévitables « reconstructeurs », les très actifs Chinois. Il découvre aussi les barbelés coupant en deux la ville de Gloria Grande, en Nord Gloria et Sud Gloria.

Ici l'on nomme « actes de la reconstruction » n'importe quels réaménagements misérables. Mais c'est aussi à une reconstruction de soi que veut procéder le narrateur : il se souvient et cherche à retrouver des proches. Il veut savoir pourquoi son ami Mozaya est mort. Il cherche aussi Asafo Johnson, avec qui il avait fondé une troupe de théâtre, lorsqu'il était étudiant. Mais rien n'assure que ce soit forcément pour ranimer l'amitié, ni pour lui vouloir du bien...

Originaire du Togo, procédant avec sobriété, par brèves séquences, Kossi Efoui – qui s'est fait surtout connaître par son théâtre – fait sentir tout ce qui revient sous l'observation apparemment neutre, parfois désolée, parfois amusée. Il laisse deviner la puissance du grand langage – le langage d'autrefois, celui de la famille, des récits traditionnels. Langage qui s'estompe, désormais, fantomatique. *Solo d'un revenant* exclut toute africanité de convention. C'est un livre d'après le malheur.

Il y a dans ce récit un piège, l'ombre d'une vengeance, quelque chose d'empoisonné qui se cache. Ce non-dit hante peu à peu le lecteur. Kossi Efoui fait ainsi, de nouveau, la preuve de son talent, à la fois novateur et sans simplisme.

J.-M. M.



Kossi Efoui

Solo d'un revenant

LE SEUIL

TIRAGE : 4000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 216 P.

ISBN : 978-2-02-097193-5

SORTIE : 21 AOÛT

28 août > PREMIER ROMAN

Allemagne-France

Iles intranquilles

Sur l'une des îles de la grande cité, Xavier tient le restaurant familial, comme le veut sa mère malade, toujours présente. Sur l'autre île de la même cité, Xavier exerce son métier de médecin de police. Deux îles pour un homme intranquille, lui-même secret comme une île, presque absent à ses deux mondes.

Le récit commence lorsque Xavier, un jour de pluie, voit un couple s'attabler. Ils sont beaux, d'une beauté calme et sûre. Ils s'aiment. Xavier les observe, les écoute. La femme le bouleverse. Elle est sûrement la femme de sa vie : celle qui convient à ses idéaux, à son goût de l'intégrité, à son sens de l'harmonie. Reste à retrouver cette femme,



à capter son attention, à rejoindre cette île nouvelle.

Né en 1966 à Heidelberg (Allemagne), Nils Trede est lui-même médecin généraliste à Paris. Il a écrit directement en français ce premier roman d'une grande maturité. L'écriture est sobre, suggérant le calme presque désespéré et l'élégance d'un personnage qui se tait, attentif à l'équilibre de chaque détail, à la consonance musicale du monde visible et du monde invisible. La même sérénité, le même déchirement voilé rendent magique cette ville à deux îles entre lesquelles évolue le narrateur. L'étrange s'insinue imperceptiblement au fil des lignes.

Aux deux univers du narrateur répondent sans doute les deux cultures de l'écrivain. Le résultat ne laisse pas indifférent.

J.-M. M.



Nils Trede

La vie pétrifiée

QUIDAM ÉDITIONS

TIRAGE : 1500 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-915018-29-5

SORTIE : 28 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

27 août > ROMAN France

Nathalie au pays des fées



Nathalie Rheims

Un bref roman aux frontières du fantastique, où les contes jouent un rôle inquiétant.

Ce qu'il y a d'épatant, chez Nathalie Rheims, c'est la variété de sa palette, la diversité de son inspiration, même si elle revient toujours à ses fondamentaux. On l'a connue dans le récit intime, le thriller historique, le pastiche de roman victorien quasiment fantastique et ésotérique. La voici qui, pour son dixième livre, ressuscite une enfance qui n'a pas toujours les allures d'un vert paradis. Surtout quand, ne sachant pas très bien à quoi ils l'exposent, les parents offrent à leur progéniture des contes écrits soi-disant pour elle, et qui, si on les lit de près, ne sont qu'une collection de drames, de meurtres, d'atrocités. De quoi donner aux chères têtes blondes les pires cauchemars. Il y a longtemps, d'ailleurs, que Sigmund Freud, Bruno Bettelheim ou Noam Chomsky les ont décortiqués, analysés et nous ont en quelque sorte mis en garde contre le pouvoir des fameux « contes de fées à l'usage des enfants ».

Nathalie Rheims imagine, elle, une jeune femme, la narratrice, qui, dix ans après l'avoir perdu de vue, renoue avec un homme, Roland, qui a tenu une très grande place dans sa vie. Amant de sa mère, c'était un peu son second père (son vrai père, même, lui demande-t-elle), qui l'a accompagnée durant son enfance, aidée à se construire, notamment intellectuellement. Psychanalyste, c'est un être sensible, cultivé, tendre, élégant. Et puis, un jour, il abandonne sa carrière, coupe les ponts, se réfugie dans cette maison loin de tout où il vit un peu en ermite. C'est là qu'il l'accueille aujourd'hui. Et la demeure, silencieuse, mystérieuse, prend déjà

les allures d'un lieu propice aux contes de fées.

Durant six nuits, la narratrice va trouver dans sa chambre un conte choisi parmi les plus célèbres, de *La Belle au bois dormant* à *La petite marchande d'allumettes*, en passant par *Blanche-Neige*, *Cendrillon*, *Le Petit Chaperon rouge* ou *Le Petit Poucet*. Roland lui en impose presque la lecture, sachant qu'elle va s'y projeter en rêve, et que chacun des contes va apporter sur sa propre histoire personnelle et douloureuse un peu de lumière. Jusqu'à l'éclaircissement d'un mystère final, autour de sa propre identité, thème qui hante la plupart des ouvrages de Nathalie Rheims. Au passage et au fil de conversations peu aisées à conduire tant il peut être opaque, fuyant, allusif ou simplement taiseux, Roland livre à son amie ses propres secrets. Qui sont cette femme à son service, à qui il défend de se montrer et de parler à son invitée, et cette petite fille qu'elle a aperçue dans le jardin?

Nathalie Rheims joue brillamment des ambiguïtés, et excelle à créer une atmosphère aux frontières du réel et du rêve. Servie par une écriture incisive, elle prend son lecteur au piège de son talent. Ensorcelant.

J.-C. P.



Nathalie Rheims
**Le chemin
des sortilèges**
ÉDITIONS LEO SCHEER

TIRAGE: 30 000 EX.
PRIX: 14 EUROS; 184 P.
ISBN: 978-2-7561-0139-2
SORTIE: 27 AOÛT

21 août > PREMIER RÉCIT France

La grosse galette

Fils de la romancière et éditrice Christine Jordis, grande spécialiste de littérature anglaise qui veille à la bonne tenue du secteur anglo-saxon des éditions Gallimard et siège au jury Femina, Tristan Jordis fait des débuts littéraires pour le moins surprenants. Ne pas s'attendre ici à un banal premier roman de jeune homme. *Crack*, qui était déjà le titre d'un terrible livre de Ray Shell (Albin Michel, 1995), sous-titré « *Journal d'un accro* », est un texte autobiographique et dense, le récit speedé d'une plongée hallucinante dans le monde des consommateurs de crack – drogue phare de la toxicomanie actuelle car plus puissante, moins chère et plus facile à préparer. Journaliste reporter d'images, Tristan Jordis a d'abord songé à réaliser un film autour d'Espoir Gouttes-d'Or (EGO), une association du 18^e arrondissement qui accueille les toxicomanes l'après-midi et leur propose des ateliers créatifs. Peu à peu, trimbalant avec lui une caméra qui vaut dans les trois mille euros, le jeune homme a tenu à traduire une réalité occulte, à se fondre dans la masse des consommateurs de crack, que l'on nomme aussi la « galette », lui



Tristan Jordis

D. GALLARD/LE SEUIL

qui se contente de boire de la bière et de fumer des joints. Pendant des mois, Tristan Jordis est allé à la rencontre des habitants nocturnes du bitume au nord de la capitale. *Crack* décrit de l'intérieur « le monde des tox », la « perpétuelle hystérie des chimistes du cor-

tex », la manifestation théâtrale de l'agressivité, les rapports de force entre des hommes et des femmes toujours prêts à taper le documentaliste d'une cigarette, d'une carte téléphonique ou d'un billet, leur perspicacité et leur folie, leur innocence perdue, leur enfance sans fin. À la lire, on touchera du doigt la sordide « vérité d'un monde d'où la société s'est retirée ».

AL. F.



Tristan Jordis
Crack
LE SEUIL

TIRAGE: 5 000 EX.
PRIX: 19,90 EUROS; 360 P.
ISBN: 978-2-02-097255-0
SORTIE: 21 AOÛT

25 août > ROMAN France

Cantique de la racaille

Un deuxième roman qui traite de la banlieue à la manière d'un polar.

El Hadj – titre honorifique porté par tout pieux musulman qui a accompli son pèlerinage à La Mecque et qui prend ici une dimension ironique vu le personnage qui l'arbore – n'est pas un énième roman sur les banlieues, cités et autres quartiers. Il n'est pas non plus écrit dans un *pidgin* qui tenterait de reconstituer le parler local, culturellement en expansion, y compris dans les quartiers rupins. Non. Si Mamadou Mahmoud N'Dongo traite bien ici des banlieues, c'est dans un français classique, voire élégant et, à sa façon, bien particulière. *El Hadj* est conçu à la fois comme un oratorio, une tragédie grecque ou un film noir à rebours : le sacrifice final et barbare du 24 décembre nous y est livré dès le premier chapitre, tout le reste, les cinq jours précédant et expliquant le drame, est en flash-back. Et s'enchaîne très vite, dans une implacable logique, au moyen de chapitres extrêmement courts, parfois d'une seule ligne. Comme une sourate du Coran. Ce livre, à l'évidence, huis clos melvillien (l'auteur est à la fois connaisseur en musique et en cinéma), réclame la scène ou l'écran, où l'on espère qu'il sera adapté un jour.

El Hadj est donc un polar très noir, qui raconte les luttes impitoyables que se livrent différents clans mafieux de banlieue, lesquels n'ont rien à envier à leurs collègues marseillais (avec qui ils sont d'ailleurs en affaires), napolitains ou new-yorkais, pour le contrôle d'un territoire, d'un trafic, de l'argent et de facto du pouvoir. Ce qui est original, c'est que la plupart des truands, caïds ou demi-sels, sont des Africains musulmans, qui ont une curieuse conception de l'intégration à la française. La République, bonne fille, leur offre des HLM, et parfois le gîte et le couvert à Fleury-Mérogis ou aux Baumettes. *El Hadj*, lui, est un homme de main intello, chauffeur, garde du corps et tueur, englué dans un système dont il ne peut plus s'échapper. Même la belle Julia, sa petite amie, ne parviendra pas à le faire raccrocher pour prendre une retraite dorée en Espagne. De toute façon, « ils » le rattraperaient, fait remarquer le voyou à sa maîtresse dépitée.

Les cadavres s'accumulent, le sang coule, mais d'une façon presque désincarnée, allégorique. De même que la banlieue, ses problèmes et ses tensions, sert juste de toile de fond à des histoires individuelles à peine esquissées. Ainsi celle de Khadi, la jeune sœur



d'El Hadj, morte de n'avoir pas supporté l'excision traditionnelle que sa mère lui avait imposée.

Composé par un jeune écrivain « de terrain » – auteur déjà de trois livres dont *Bridge Road* paru au Serpent à plumes en 2006 –, puisque N'Dongo est d'origine sénégalaise et vit lui-même depuis toujours en banlieue nord, *El Hadj* est un livre atypique, brillant, et aussi politiquement incorrect. Une découverte à faire au sein de cette rentrée.

J.-C. P.



Mamadou Mahmoud N'Dongo

El Hadj

LE SERPENT À PLUMES

TIRAGE : 1 500 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 304 P.

ISBN : 978-2-268-06621-9

SORTIE : 25 AOÛT

21 août > ROMAN France

Chronique d'une tragédie annoncée

Premier roman sur fond de guerre où les protagonistes, malgré l'amour, n'échappent pas aux rets de la fatalité.

Signé Koltès, le roman français de la rentrée chez Galaade ne peut laisser indifférent. Non, ce n'est pas un écrit posthume de l'auteur de la *Solitude des champs de coton* mort en 1989. *Petit homme, tu pleures* est de la main du frère aîné du dramaturge : François Koltès, son ayant droit et « héritier sourcilieux », comme a pu le qualifier la presse en 2007, lors d'une affaire qui l'opposa à la Comédie-Française pour non-respect des intentions originelles d'une pièce de Bernard-Marie Koltès. Il ne s'agit pas non plus du récit de cette querelle judiciaire. *Resquiat in pace*. Que Bernard-Marie repose en paix, et qu'on puisse lire également en paix le livre de Koltès, François.

Un homme exilé à New York reçoit du courrier de France. Sur l'enveloppe, il ne reconnaît pas l'écriture de sa mère, l'une des rares personnes susceptibles de lui écrire. Entre le moment où il décachette la lettre et celui où il lit l'annonce de la mort de sa mère. Une vieille berceuse résonne à nouveau dans le

cœur de Jean, un narrateur muet de chagrin (ce n'est pas tant sa voix qu'on entend que les images d'une mémoire recomposée qu'on voit). Et tous les noms et tous les visages d'une époque de se redéployer en chapitres/séquences et tourner en un vertigineux vortex. L'est de la France, région qui connut les guerres contre les Prussiens puis les Allemands, qui envoya également ses fils en Indochine et en Algérie... C'est dans ce décor loirain fait de scieries et de mines que se déroulent les différentes existences qui vont tisser ce roman et conspirer à ne faire qu'un seul drame. Histoire d'amour et de mort, et de mort de l'amour. Jeannette (la mère de Jean) épouse le beau sous-lieutenant Gabriel en croyant qu'il lui serait toujours fidèle, mais

chaque retour du mari emporte avec lui le parfum d'une autre femme. Lenny, qui a abandonné son bébé mal formé, fruit d'un viol par un soldat américain, rencontre Miklos, un immigré hongrois avec qui elle ne fondera jamais de famille (« *L'enfant avait été leur croix* »). Stan abandonne son « frère » Ganesh, le pied-bot, son compagnon de jeu, pour l'amour de la jeune Anna... François Koltès a dilaté un fait divers survenu à Metz l'été 1962 : « *Dans la nuit du 21 au 22 juillet, dans les faubourgs de la ville, un commando du FLN a fait feu sur la vitrine du bar Trianon, fréquenté par les parachutistes de la 2^e division...* » Parmi les victimes de ce règlement de comptes : le père de Jean, l'officier en permission, et de manière directe ou indirecte les personnages innombrables qui ourdisent ce récit. La coupure de presse n'est donc née qu'à la fin du roman, comme un épilogue, voire un oracle dont découle toute la tragédie qui nous a été contée. *Petit homme, tu pleures, j'connais ton chagrin...* Innocente comptine qui console l'enfant d'avoir cassé son jouet ou d'avoir perdu aux billes, c'est la berceuse qui console tout simplement d'avoir joué, à savoir vécu. SEAN JAMES ROSE



François Koltès

Petit homme, tu pleures

ÉDITIONS GALAADE

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 16,90 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-35176-051-2

SORTIE : 21 AOÛT

21 août > ROMAN Grande-Bretagne

Adam en enfer

James Meek signe un roman complexe sur fond de guerres et d'introspection psychologique.

Il est rare que le personnage principal d'un roman soit aussi antipathique. On espère qu'il ne présente, avec son créateur, que quelques ressemblances mineures : les deux sont écossais, journalistes, reporters de guerre, et écrivains. James Meek, né à Londres en 1962, a longtemps vécu en Russie, effectué en 2004 des reportages sur l'Irak ou le camp de Guantanamo qui lui ont valu de nombreuses récompenses. Il est l'auteur d'un roman, *Un acte d'amour*, best-seller traduit en français chez Métailié en 2007, et qui sera porté à l'écran par Johnny Depp.

Adam Kellas, lui, est plutôt un raté prétentieux et sentencieux. Grand reporter de guerre en Afghanistan, on ne peut pas dire qu'il fasse preuve d'un courage particulier. Contrairement à Astrid, sa consœur américaine, qu'il rencontre à Kaboul et dont il tombe amoureux. Sa petite amie l'a plaqué, et sa vie est désespérément creuse. Il a bien quelques amis d'enfance, comme Pat M'Gurgan, un poète irlandais. Mais Adam trouve le moyen de semer la confusion dans son couple, lors d'un dîner délirant où il finit par tout casser. Entre eux, une autre divergence : M'Gurgan est un écrivain intègre, auteur d'un ouvrage de fond. Tandis que Kellas n'est qu'un faiseur, sur le point de signer un contrat mirifique avec un éditeur américain pour un thriller d'anticipation racoleur. Un jour, sur un

coup de tête, il plaque tout, démissionne de son journal et s'envole pour les États-Unis, toucher son à-valoir et retrouver Astrid qui lui a envoyé un mél qui ressemble à un SOS. Riche, célèbre et aimé, la vie lui sourirait-elle enfin outre-Atlantique ? Que nenni : son éditeur vient d'être racheté par une holding qui lui jette son manuscrit à la figure. Et Astrid lui apprend que son message n'était en fait qu'un canular. Commence alors pour Adam une descente aux enfers qui lui fera peut-être du bien. Il n'est nul pécheur qui ne soit susceptible de rédemption.

Mais dans son cas, les chemins en seront fort tortueux, compliqués. Il a trouvé un écrivain qui lui a donné la vie, dans un roman complexe, très lent, lui-même sinueux et riche en digressions, histoires et personnages adventices. *Nous commençons notre descente* laisse le lecteur à la fois rassasié et perplexe. C'est brillant, intelligent, très construit, mais aussi extrêmement cérébral, trop sans doute pour emporter une adhésion totale.

J.-C. P.



James Meek

Nous commençons notre descente
ÉDITIONS MÉTAILIÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR DAVID FAUQUEMBERG
TIRAGE : 10 000 EX.
PRIX : 21 EUROS ; 330 P.
ISBN : 978-2-86424-657-2
SORTIE : 21 AOÛT

20 août > PREMIER ROMAN États-Unis

Sur la route

Roman noir déjanté, Décomposition est un drôle de conte de fées.

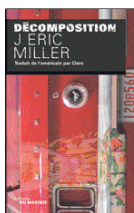
La narratrice du premier roman de J. Eric Miller a décidé de quitter La Nouvelle-Orléans dont elle déteste « la chaleur humide, les insectes, la pourriture », et où un ouragan menace de surcroît de s'abattre. Il convient de préciser que la dame a au préalable occis son amant, Jack, un écrivain et enseignant, à l'aide d'un presse-papiers, qu'elle a ensuite jeté son cadavre dans le coffre de sa Mustang...

« Jack était juste une dépendance, se justifie-t-elle. J'ai dû le tuer pour me sauver. J'ai dû le tuer pour me libérer de lui. » L'héroïne de *Décomposition* a dans l'idée de gagner Seattle et d'y retrouver ce pauvre George auquel elle a brisé le cœur en l'abandonnant à Atlanta pour partir avec Jack. Du genre léger, son sac de voyage contient du dentifrice, une brosse à dents, deux tenues de rechange et un nécessaire à maquillage. Voici une curieuse personne dont on ne connaîtra jamais le nom mais dont on apprendra en route qu'elle a fait deux ans de biologie, a perdu son fils Danny des suites d'une piqûre d'abeille, surveille sa ligne, arbore une poitrine siliconée, sait parfaitement quel effet

elle produit sur les hommes et prétend « régler leur compte aux choses qui se dressent en travers de [sa] route et les déchiquter avant qu'elles puissent [lui] faire du mal »...

Déroutant d'un bout à l'autre, *Décomposition* est un conte de fées macabre. De ceux qui commencent mal et finissent mal. A propos de son auteur, J. Eric Miller, Le Masque nous annonce qu'il vit dans le Colorado, anime des ateliers d'écriture et est également l'auteur d'un recueil de nouvelles, *Animal Rights and Pornography*. « Il lui arrive aussi de collaborer à des scénarios de films. Il ne mange pas, entre autres choses, de poulet », précise encore son éditeur. Les amateurs de romans noirs déjantés tiennent en sa personne un nouveau camarade!

AL. F.



J. Eric Miller

Décomposition
LE MASQUE

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR CLARO
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 16 EUROS ; 216 P.
ISBN : 978-2-7024-3386-7
SORTIE : 20 AOÛT

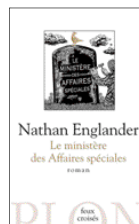
Il y a déjà huit ans que Nathan Englander a déboulé dans le paysage littéraire avec son premier livre. Recueil de neuf extraordinaires nouvelles, *Pour soulager d'irrésistibles ap-pétits* (Plon 2000, repris en 10/18) imposait la marque d'un écrivain, né en 1970, qui avait grandi près de New York au sein d'un milieu juif orthodoxe et habitait à Jérusalem. Nathan Englander a pris son temps avant de passer au format long. Le voici avec l'impressionnant et déroutant *Ministère des Affaires spéciales*, œuvre dense et tortueuse qui confirme tout le bien que l'on pouvait penser de lui.

Nous sommes dans l'Argentine de 1976, lorsque règnent l'incertitude et la menace du chaos, que la terreur surgit de nulle part et que le meurtrier est à la hausse. Kaddish Poznan et son fils Pato – un garçon de dix-neuf ans qui étudie la sociologie et l'histoire avec lequel il est sans cesse en conflit – pénètrent nuitamment dans le cimetière juif de Buenos Aires pour y effacer les noms sur les stèles. Kaddish a en effet la particularité de gagner sa vie en procurant le respect pour les morts et la confidentialité pour les vivants...

Nathan Englander nous immerge dans un monde qui carbure à la honte, un pays qui part en ville, avec une inflation à trois cents pour cent, une ville où l'on ne peut « jamais au grand jamais » baisser sa garde. Pato va être arrêté une première fois, puis relâché, avant que quatre hommes en costume ne reviennent l'embarquer. Pour le retrouver, Kaddish et son épouse Lillian qui travaille dans les assurances vont s'en remettre au ministère des Affaires spéciales – où sont traitées les réclamations et où il faut se munir d'un numéro de son passeport et de patience – et se heurter à la complexité kafkaïenne de l'administration...

Roman des métamorphoses et de la terreur, *Le ministère des Affaires spéciales* se traverse comme un labyrinthe cauchemardesque. Le lecteur en ressort hagard, certain pourtant d'avoir croisé en chemin un texte important.

AL. F.



Nathan Englander

Le ministère des Affaires spéciales
PLON

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR
ELISABETH PELLAERT
TIRAGE : 9 000 EX.
PRIX : 22,90 EUROS ; 379 P.
ISBN : 978-2-259-20626-6
SORTIE : 28 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

Catherine Cusset

25 août > ROMAN France

Adoption

Le mari, la mère et l'épouse, autour de ce triangle passionnel, Catherine Cusset construit avec la vivacité qui fait sa griffe un roman pointu sur la famille et l'exil.

Il souffle sur les livres de Catherine Cusset un air très vif et très libre qui commençait à manquer. Quatre ans après *Amours transver-sales*, passions emboîtées vaudevillesques et tragiques à la fois, *Un brillant avenir* marque le retour gagnant de l'incisiveromancière.

Avec le très explicite *Jouir*, le mordant règlement de comptes mère-fille de *La haine de la famille*, l'auto-analyse de la pingre rieuse dans *Confessions d'une radine*, cette brillante spécialiste du roman libertin a déjà largement soumis à sa sagacité critique sa famille et ses propres névroses, si bien que l'on pourrait dire qu'elle s'attaque ici à un nouveau volet du dossier: les liaisons dangereuses entre une mère et la femme de son fils unique, le tout avec pour cadre principal New York où l'écrivaine vit depuis près de quinze ans. Mais ce serait être bien en dessous de l'ambition du livre dans lequel on reconnaît sans peine l'écriture offensive, l'intelligence tranchante

et la franchise directe, brutale parfois de son auteure, même si elle est ici tempérée d'une tendresse plus démonstrative.

Deux femmes, deux étrangères dans un pays où elles ont choisi de vivre, aiment le même homme, se le disputent, se jalourent. L'une est la mère, roumaine, Helen; l'autre est l'épouse, française, Marie. Belle-mère et pièce rapportée s'entendent comme chienne et chatte. L'objet, l'enjeu: le fils unique, Alexander. Le jeune homme diplômé d'Harvard contrarie l'ambition maternelle en ayant

interrompu ses études pour travailler dans un journal local de Cambridge et, surtout, en choisissant une fiancée française qui risque de compromettre le *brillant avenir* auquel ses parents ont activement œuvré. « *Notre vie n'a pas d'autre but: faire de toi un homme libre dans un pays libre.* »

Catherine Cusset rend avec beaucoup de finesse la belle métamorphose de la rivalité sentimentale et culturelle entre deux femmes.

Entre eux, c'est donc forcément passionnel. Et le trio en serait même presque caricatural si la belle-mère autour de laquelle le roman est centré n'était un personnage exceptionnel. Née Hélène en Bessarabie sur le point d'être occupée par les Russes, sans mère,

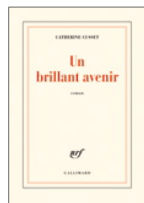
élevée par sa grand-mère puis adoptée par son oncle et sa tante qui ont fui en Roumanie, elle a épousé contre l'avis de sa famille Jacob, un juif resté seul à Bucarest après que sa famille a émigré en Palestine en 1948. Avec lui, elle va quitter la Roumanie pour Israël puis, à près de quarante ans, Israël pour l'Amérique avec leur fils préadolescent. Plusieurs fois, elle changera ainsi de nom, de pays, de métier, physicienne nucléaire devenue aux États-Unis programmeuse en informatique.

Le roman se construit dans un aller-retour temporel, des années 1950 à 2006, entre Manhattan, la Roumanie, Haïfa et Rome, le New Jersey, Paris et la Bretagne, rendant tout à fait passionnante cette incroyable trajectoire. L'identité multiple, le passé laissé loin derrière soi, le déracinement, la dévotion au pays d'accueil longtemps fantasmé, Helen incarne littéralement le parcours du migrant. Une vie faite de départs, d'abandons, d'adieu. De risques aussi. D'audace et de courage.

La belle-mère trouve que la femme de son fils, parisienne, de bonne famille, intellectuelle, est égoïste, piètre ménagère, nonchalante. La belle-fille juge la mère de son mari trop fière et susceptible. Ce lien particulier fait d'hostilité, de crispations, des tensions prend la forme de violentes et durables brouilles (quand les parents demandent par exemple à leur fils de ne pas se marier) mais finit par se transformer en une sincère admiration réciproque, une affection presque filiale. Surtout quand la belle-fille devient aussi la mère de la petite-fille, encore un autre territoire de compétition et un autre amour à partager. Catherine Cusset rend avec beaucoup de finesse la belle métamorphose de la rivalité sentimentale et culturelle entre ces deux femmes.

Suivent dans les sélections, jamais récompensée, peut-être l'écrivaine trouve-t-elle avec ce neuvième roman le chemin des prix.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL



Catherine Cusset

Un brillant avenir

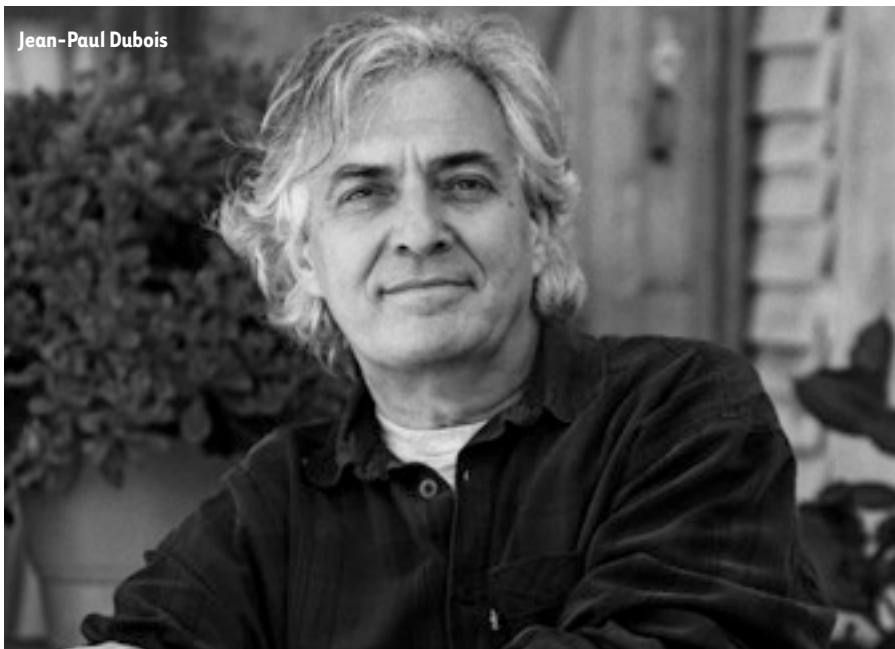
GALLIMARD

TIRAGE: 30 000 EX.

PRIX: 21 EUROS; 384 P.

ISBN: 978-2-07-012198-4

SORTIE: 25 AOÛT



DONGSUB L'ÉDITIONS DE L'OLIVIER

21 août > ROMAN France

L'intermède américain

Naviguant toujours sur les mêmes eaux romanesques, Jean-Paul Dubois signe un roman à la fois drôle et mélancolique.

Jean-Paul Dubois ne change pas, mais personne ne s'en plaindra. Dans *Les accommodements raisonnables*, l'auteur de *Kennedy et moi* (Seuil 1996, repris en « Points ») tire à nouveau les ficelles d'une comédie enlevée sur les remous de l'existence.

Alexandre Stern, fabricant de tondeuses à gazon, plus vert que jamais à soixante-dix-huit ans, se réjouit du décès de son frère Charles, propriétaire de biens qu'il surnommait le « sauteur ». Divorcé sans enfants, le défunt affectionnait les voitures anciennes qu'il collectionnait et couvait « sous des housses siglées, dans un immense garage, chauffé en hiver et ventilé en été ».

Fils du premier et neveu du second, Paul Stern est quant à lui marié à la dépressive Anne – laquelle ne parle pas de maladie mais de « modification de perspectives » ! – avec qui il a eu trois enfants. Le narrateur quinquagénaire Dubois écrit des séries pour la télévision, des scénarios et des adaptations pour le cinéma. « Je n'ai pas de talent particulier, sinon que je travaillais vite, rendais le travail à l'heure et pouvais reconstruire en urgence des projets jusque-là jugés insatisfaisants. Cette compétence m'avait fait entrer dans le monde déréglé, surprenant et fantaisiste des script doctors », commente-t-il.

Voici un homme qui parcourt quotidiennement 31,4 kilomètres sur son vélo, alors qu'il déteste à la fois l'engin et le sport. Un type qui vieillit plus vite que son propre père, dont la femme s'éloigne chaque jour davantage, et dont le gagne-pain lui semble « aussi exaltant et enrichissant qu'une journée passée sur un practice de golf ».

Paul Stern ne cesse de s'interroger sur ses

parents qui s'enorgueillissaient de posséder les recettes du bonheur et en particulier sur sa mère, disparue neuf ans plus tôt, dont les papiers indiquaient qu'elle se prénomait Christine alors que son mari ne l'avait jamais appelée autrement qu'Isabelle...

Jean-Paul Dubois s'attache aux tourments d'un héros qui passe son temps « à aller et venir entre les injonctions de la réalité et l'extranéité de la fiction sans être capable de déterminer la frontière censée les séparer ». La situation de ce dernier ne va pas s'arranger lorsque son père lui fait des aveux. S'il est bien « centriste depuis le berceau », Alexandre Stern n'a jamais été croyant, n'a jamais aimé sa femme, si bien que ce pauvre Paul se retrouve soudain devant « une énigme, un personnage imprévisible, un inconnu intimidant ».

Les aléas de son métier conduiront Stern junior à Los Angeles où son principal rôle sera d'être le garant de l'esprit français, tandis que son père le tient au courant des aléas de la politique tricolore. Le script doctor aura l'occasion de se rendre à une soirée chez Jack Nicholson, star énigmatique aux yeux de chat, de croiser l'acteur Nick Nolte et de s'éprendre de Selma Chantz, troublant sosie d'Anne et manière de double providentiel. Son séjour aux États-Unis lui permettra de réfléchir à tout ce qu'on essaye de contenir une vie durant et qui vous attend devant la porte. Pas de doute, le soleil de Californie sied à Dubois!

ALEXANDRE FILLON



Jean-Paul Dubois
Les accommodements raisonnables
ÉDITIONS DE L'OLIVIER
TIRAGE: 70 000 EX.
PRIX: 21 EUROS; 272 P.
ISBN: 978-2-87929-554-1
SORTIE: 21 AOÛT

27 août > ROMAN France

L'étrangère

Fabienne Swiatly dont Ego comme X annonce également pour la rentrée la parution d'un autre livre, *Boire*, s'est fait connaître il y a deux ans avec un premier texte, *Gagner sa vie*. L'itinéraire touchant et juste d'une jeune femme confrontée à toutes les étapes du monde du travail. La revoici, toujours à La Fosse aux ours, avec un autre portrait de femme, *Une femme allemande*.

Son héroïne, dont nous ne connaissons jamais le nom, creuse la terre afin d'en extraire le charbon, « précieux matériau pour faire revivre les poêles et les cuisinières, pour entretenir le marché noir ». La guerre est finie – il s'agit ici de la Seconde –, les bombes ont cessé de tomber, mais tout le monde se cache encore dans les caves tant la ville n'est plus que gravats.

Dans les rues, passent des silhouettes arborant l'uniforme des vainqueurs. « Des hommes soldats qui bombent le torse, soulagés de ne pas être morts en terre étrangère. De ne pas être des Allemands. » Blonde aux yeux clairs,

la jeune femme est seule avec sa mère – le père est prisonnier en Russie.

La revoici ensuite en France accompagnée son premier fils – elle en aura trois, ainsi qu'une fille –, dans une région où on parle l'Allemand. Elle s'est



Fabienne Swiatly

installée dans la maison des parents de son mari, épousé à la mairie de Brême. Quand elle l'a connu, il était un soldat qui travaillait au mess, un homme très beau dans son uniforme à la taille cintrée. Ici, elle est juste une inconnue, une étrangère qui mène une vie sans fantaisie, avec l'addition des jours qui se suivent sans surprise, sans éclaircie...

L'écriture de Fabienne Swiatly colle à son personnage comme naguère la camarade freres Dardenne à Rosetta, avec la même noirceur, la même précision. Déclassée et malheureuse, sa *Femme allemande* vous accompagne longtemps.

AL. F.



Fabienne Swiatly
Une femme allemande
LA FOSSE AUX OURS
TIRAGE: 2 500 EX.
PRIX: 16 EUROS; 116 P.
ISBN: 978-2-912042-98-9
SORTIE: 27 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

4 septembre > ROMAN France

Une vie de Mohammad

Quatre intimes racontent le Prophète tel qu'ils l'ont connu: deux de ses épouses, son conseiller le plus proche et un fougueux général. Un roman tout en nuances où Salim Bachi prend plus de risques qu'il n'y paraît.

«*Jésus, cet homme admirable*», avait écrit Ernest Renan, déclenchant le scandale autour de sa *Vie de Jésus*. Sur un sujet encore plus sensible – la personnalité du Prophète –, Salim Bachi (né en 1971 en Algérie) choisit le tact et l'intimité pour raconter, sinon une *Vie de Mohammad* tout au moins le roman de l'Envoyé de Dieu. Il l'imagine vu par quatre de ses proches: sa première épouse Khadija, son conseiller le plus écouté, le futur calife Abou Bakr, le bouillant chef de guerre Khalid et, pour finir, Aïcha, sa très jeune épouse, fille d'Abou Bakr.

Le style est élégant, clair, sans le moindre «*orientalisme*», sans digressions, ni couleur locale. On parlerait presque d'une concision voltairienne, l'impertinence en moins. Bref, une approche affectueuse d'un personnage surprenant: un marchand peu fortuné qui, après son mariage avec la riche Khadija (plus âgée que lui) se révèle inspiré, inquiet, habité par la parole et bientôt fin politique, bon stratège, étendant, contre toute attente, son système politique et religieux à l'ensemble

de l'Arabie, jusque-là violemment divisée.

Le choix des quatre points de vue ne doit rien au hasard. Khadija,oureuse de ce jeune mari dont elle est la seule femme, s'attache à la personnalité qui peu à peu se révèle alors que les religions, les villes et les tribus se déchirent. Parti d'assez bas, Mohammad affirme une singulière autorité dans un milieu de clans marchands qui se disputent la prééminence. Les croyances traditionnelles restent éclatées tandis que l'Arabie est travaillée par les influences juives et «*nazariennes*» – judaïsme et christianisme eux-mêmes traversés par toutes sortes de courants et disputes. Sur tous ces points, le lecteur découvre – au travers du récit d'Abou Bakr – la complexité politique et géostratégique de l'Arabie du VII^e siècle tandis que les Perses montent à l'assaut de l'Orient.

Adversaire de Mohammad, qu'il a même vaincu lors d'une bataille, Khalid s'est ensuite rallié à l'islam, faisant la conquête de l'Irak en une suite de combats violents et audacieux. C'est encore une autre approche. Et quand s'élève la voix d'Aïcha, épousee lorsqu'elle avait neuf ans, nous retrouvons l'amour et l'admiration, mais dans un tout autre contexte. Le Prophète – un temps monogame – est revenu à la polygamie: il contracte concurremment une dizaine de mariages. Peut-être pour obtenir

enfin le fils héritier: n'avoir que des filles passait pour honteux dans l'Arabie ancienne; peut-être aussi à cause de l'affirmation tardive d'un érotisme tumultueux dont l'union avec la petite Aïcha fut l'un des déclencheurs.

Rythmée par des extraits de sourates, judicieusement choisis en miroir des épisodes traités, cette chronique pleine de respect et de poésie n'en est pas moins audacieuse, voire risquée. Qu'il s'agisse du rapport avec les juifs et les chrétiens, des inexpiables disputes de harem (qui sont aussi des disputes pour le pouvoir), de la violence guerrière et des conditions dans lesquelles Mohammad «*récite*» la parole de Dieu (*coran* signifie «*récitation*»), Salim Bachi propose une vision laïcisée, si l'on ose dire, du grand personnage. Derrière le beau conte et l'étude psychologique se devine une réflexion subtile sur l'islam du XXI^e siècle.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY



Salim Bachi

Le silence de Mahomet

GALLIMARD

TIRAGE: 5 400 EX.

PRIX: 20 EUROS; 352 P.

ISBN: 978-2-07-078483-7

SORTIE: 4 SEPTEMBRE

20 août > ROMAN France

A sec

Comment Isabelle Jarry n'a pas écrit le roman de l'homme qui découvrit Tombouctou.

La narratrice de cette histoire complexe ne pouvait que s'appeler Ariane, à cause du fil qu'elle déroule tout du long: celui de tous les hommes de sa vie, qu'elle a rencontrés, couvoyés, aimés à sa façon, c'est-à-dire intellectuelle et platonique. Gabriel Berthomieux (alias Théodore Monod, à qui Isabelle Jarry a consacré son premier livre publié, chez Plon en 1990), son gourou, qui l'invite plusieurs fois à se joindre à ses expéditions scientifiques dans le désert; Etienne Lamarche, un universitaire qui vient un jour l'interviewer, dont le charme ne la laisse pas insensible. Mais ils poursuivront leur relation par méls. Moins charnel, tu meurs. Il y a aussi Joseph le cinéaste-alpiniste, ou Arnaud, le jeune photographe. Ils se tiennent la main et causent sous les étoiles, chacun(e) dans son sac de couchage! Le seul avec qui il se passe quelque chose, c'est François, le «*galeriste pervers*», et c'est le seul qu'elle n'apprécie pas vraiment...

La traversée du désert pourrait être l'expression métaphorique de l'amour, avec ses jours

brûlants, torrides (ce sont les mêmes mots qui s'appliquent aux deux), et ses nuits glaciales. Pour Ariane comme pour Gabriel qui, pudique à l'extrême, ne se confiera à son amie qu'une seule fois, à la toute fin de sa longue existence, la vie est une suite de déceptions sentimentales. L'auteure souhaite également stigmatiser la véritable aliénation que crée, chez les êtres en demande amoureuse, la «*communication*» sur Internet. Ce serait alors un roman psychologique de plus.

Mais Isabelle Jarry a trop de talent et de métier pour faire aussi simple. Alors, en plein Sahara, Berthomieux, chaque soir au bivouac, raconte à ses compagnons l'histoire, qui le fascine, d'Alexander Laing. Un jeune major écossais horripilant, mais le premier Occidental à

atteindre et à découvrir la ville sainte de Tombouctou en 1826, soit deux ans avant le fameux Français René Caillié. Jouant de malchance, il a été tué peu de temps après par des pillards touaregs, et n'a pas pu rejoindre sa jeune épouse Emma Warington, la fille du consul anglais à Tripoli. Et tous ses papiers, journal, cartes, ont disparu. A sa mort, les Anglais accusèrent même la France d'avoir fait assassiner Laing, de lui avoir dérobé ses effets afin d'entraver le chemin des explorateurs britanniques en Afrique. Absurde, bien sûr. Mais Berthomieux aimerait beaucoup qu'Ariane écrive cette histoire, en la romançant. Elle y songe, accumule les recherches et les matériaux. En vain. Ça ne vient pas. Comme si le désert, là encore, l'avait asséchée, tari son inspiration.

La traversée du désert est donc à la fois une allégorie de la vie elle-même, et le titre du livre qu'Ariane n'écrit jamais sur Laing et sa folle quête. «*On ne part pas*», écrivit Rimbaud, qui est parti et a cessé d'écrire, ou tout au moins de publier. «*On part*», pourrait lui répliquer Ariane/Isabelle, qui écrit pour expliquer qu'elle n'écrit pas. C'est subtil, bien fichu, même si l'on se perd un peu parmi les hommes et la chronologie.

JEAN-CLAUDE PERRIER



Isabelle Jarry

La traversée du désert

STOCK

TIRAGE: 11 000 EX.

PRIX: 18 EUROS; 232 P.

ISBN: 978-2-234-06031-9

SORTIE: 20 AOÛT

20 août > ROMAN France

Trompe-la-mort



Laurent Gaudé ose un roman à la limite du fantastique et de l'intime.

C'est en hommage à quelques êtres chers disparus que Laurent Gaudé, persuadé que « *ce qui est écrit ici est vivant là-bas* », dans l'au-delà, s'est lancé dans *La porte des Enfers*, roman métaphysico-fantastique, conte philosophique où il revisite aussi bien la légende antique d'Orphée que *La divine comédie*. En écrivain qui s'identifie un peu au héros, comme si, par la grâce du Verbe, il pouvait ressusciter ses morts, ou à tout le moins faire revivre leur mémoire, leurs ombres. Un magnifique poème d'Henri Michaux, en souvenir de sa femme morte tragiquement, s'intitulait *Nous deux encore*.

L'histoire se passe à Naples et dans ses environs, forcément. Parce que c'est dans cette Campanie sulfureuse et méphitique, à la fois paradisiaque et inquiétante, terre d'élection des solfatares, volcans, tremblements de terre, que les Anciens situaient l'entrée des Enfers. Du côté du lac Averno par exemple. En 1980, Filippo Scalfaro de Nittis (dit Pippo), un garçonnet de six ans, est fauché par une balle perdue via Forcella, à Naples, au cours d'un règlement de comptes entre factions rivales de la Camorra. Son père Matteo, modeste chauffeur de taxi, qui le traînait à l'école ce matin-là, n'a rien vu venir. Après un tel drame, tandis que Matteo se ronge de reproches, mais en silence, sa femme Giuliana se transforme en une véritable Erynie, furie vengeresse qui réclame à tous, son mari ou Dieu lui-même, que le sang de l'assassin, le mafioso Toto Cullaccio, soit versé en expiation. Matteo ayant failli à son devoir, elle le quitte, se réfugie dans son Sud natal, et sombre dans la folie.

Matteo, lui, au fil de ses dérivés nocturnes solitaires, fait la connaissance d'une bande de copains chaleureux et bizarres : un travesti, un patron de café débonnaire, un curé fou et un

vieux professeur masochiste qui se fait rouer de coups par tous les beaux *ragazzi* de Naples. Mais celui qu'on appelle le Professeur possède aussi d'étranges savoirs : il connaît, par exemple, l'entrée des Enfers. Une vieille tour en ruines près du port. En compagnie du vieux curé, qui aimerait bien vérifier si sa foi est fondée, Matteo s'embarque alors, pour retrouver Pippo. Bois hurlleur, buissons sanglants, goules, fleuve des larmes, rien n'est épargné à nos trompe-la-mort. Mais le père aimant réussit sa mission : il ramène son fils à la vie, et prend sa place aux Enfers lors du grand tremblement de terre de 1980. Vingt-deux ans plus tard, Filippo, le narrateur, raconte son histoire, et comment, enfin, il a pu accomplir sa vengeance – impitoyable – sur son assassin.

Laurent Gaudé, dans un registre différent de ses précédents romans, a réussi un récit initiatique, chargé d'émotion. Acrobatique aussi, et qui peut, au début, déstabiliser le lecteur. Mais son talent reprend vite le dessus, et on se laisse porter par cette histoire de fraternité humaine, thème récurrent chez Gaudé. Pour une fois, et n'en déplaise à Dante, ceux qui entrent dans un roman qui les conduit en enfer ne doivent pas abandonner toute espérance.

J.-C. P.

Laurent Gaudé publiera son premier album pour enfants *La tribu de Malgoumi* (illustré par Frédéric Stehr) chez Actes Sud Junior, en septembre.



Laurent Gaudé

La porte des Enfers

ACTES SUD

TIRAGE : 85 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS ; 272 P.

ISBN : 978-2-7427-7704-4

SORTIE : 20 AOÛT

Bertrand, gardien de zoo

Parmi les créatures du Bon Dieu, Jacques A. Bertrand en a choisi une vingtaine, des plus détestées, craintes et/ou persécutées par l'homme. Lequel, depuis les origines, n'a fait que tenter de modeler le monde à sa convenance, au prix d'innombrables crimes et aberrations. Mais Bertrand lui réglera son compte un peu plus tard. Affreux, sales et méchants, considérés, par l'homme toujours, comme « nu insaisissables », voici donc l'araignée, la hyène, le pou, la blatte, le microbe, le moustique. Ou encore la mante (religieuse), celle qui, « *sans nul doute, inspira la pelle mécanique à Léonard de Vinci* », note notre auteur. Lequel peut aussi faire preuve de son érudition : « *(Le) rat-tus norvegicus, pontifie-t-il, c'est le brun, que l'on rencontre un peu partout, jusque dans les égouts et qui, ainsi que son nom ne l'indique pas, est venu ja-dis des Indes par bateau* ». Si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé.

Jacques A. Bertrand, avec son humour décalé et sa virtuosité coutumiers, a composé un recueil de courtes chroniques animalières (certaines provenant du *Dictionnaire des Papous dans la tête*, paru chez Gallimard en 2007), qui sont autant de nouvelles, presque des fables en prose. La Fontaine n'est pas très loin, ni La Bruyère, dans une perspective volontairement anthropocentriste : la mante est « *pas dénuée d'humour* », le serpent « *plein de fantaisie* », l'ours « *tout à fait courtois* », l'araignée « *un être exquis* »... La fourmi et le rat, eux, sont des animaux « *très humains* ». Et l'homme, justement, Jacques A. Bertrand lui consacre un dix-neuvième et dernier texte. Après avoir noté, avec son maître Alphonse Allais, qu'il faut être « *indulgent* » à son égard, « *si on considère à quelle époque il a été créé* », il en trace un portrait cruel et tendre, tout en finesse et en jeux de mots, d'où il ressort que le bipède *sapiens sapiens* concentre en lui à peu près tous les travers et défauts qu'il prête à ses frères « inférieurs ». « *L'être humain, conclut le chroniqueur, est un animal très animal* ». Bertrand l'Ardéchois est un moraliste aimable, un philosophe cynique, au sens propre, qualificatif dérivé du mot grec désignant le chien. La nature a horreur du hasard.

J.-C. P.



Jacques A. Bertrand

Les sales bêtes

JULLIARD

TIRAGE : NC

PRIX : 15 EUROS ; 140 P.

ISBN : 978-2-260-01744-8

SORTIE : 25 AOÛT

25 août > ROMAN France

Un réenchantement du monde

Venu d'Actes Sud, Philippe de La Genardière arrive chez Sabine Wespieser avec un roman philosophique et amoureux où la littérature retrouve des couleurs.

Depuis 1994, Philippe de La Genardière a été fidèlement suivi par Actes Sud (*Morbidezza*, *Gazo*, *Le tombeau de Samson* et *Simples mortels*), mais s'est trouvé, chaque fois, occulté par l'un ou l'autre des succès maison, restant ainsi relativement négligé par la critique, malgré la qualité de son œuvre. Son arrivée chez Sabine Wespieser donnera plus de visibilité à *L'année de l'éclipse*, roman d'amour et de philosophie ou, plus exactement, de philosophie par l'amour.

S'en tenir à l'intrigue est réducteur, ne faisant guère apparaître l'essentiel qui tient à l'écriture. Soit, donc, un philosophe de la cinquantaine, victime du coup de vieux. Sa femme et sa fille l'ont quitté. Ses idées, issues du fier projet des années 1970, se déconstruisent sous ses yeux. Il a obtenu, par complaisance, un interminable arrêt de maladie à condition de rencontrer un psy-

chiatre, chaque jeudi, début d'après-midi.

Pour le reste, Basile tue le temps. Il regarde la ville de son balcon, sonné par le whisky. Il parcourt son appartement en proie aux souvenirs. Il effleure, sans jamais se remettre à jouer, le clavier de son piano sur le pupitre duquel se trouve la partition des *Oiseaux tristes* de Ravel. Il travaille très vaguement à son livre, *L'éclipse philosophique*, essai sur le désarroi de la philosophie vaincue par les sciences humaines, la société postmoderne et la communication globalisée. « *Beaucoup plus que dans la cassure sentimentale de sa vie, qui n'en était que la conséquence, les causes de sa dépression se trouvaient dans les rapports qu'il entretenait avec son temps, pas seulement méfiants ou réticents, mais de plus en plus conflictuels, bref avec la culture.* »

Sur le chemin de son psychiatre, qui passe par le Jardin des Plantes, Basile rencontre toutefois – au cœur de la grande serre – la femme-fleur imprévisible: une Iranienne, Shadi, qui sera sa Mélisande. Et tout refléurit, à commencer par la luxuriance des souvenirs. Shadi a perdu son père victime des mollahs lors de la

révolution islamique. Basile a logé le sien, lui aussi, dans la part sombre des vaincus: visites à la prison de Tulle après la guerre d'Algérie.

Réenchantement érotique du monde. Réenchantement philosophique aussi, voire religieux. Basile avance enfin de nouveau dans son *Eclipse philosophique* tout en redécouvrant Paris, les paysages et, pour reprendre la formule d'Eluard, « *la foule immense où l'homme est un ami* ». Il n'est pas au bout de l'épreuve, ni des surprises, car la sagesse – comme Dieu – écrit droit avec des lignes courbes.

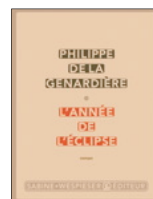
Promenades dans la ville et dans les souvenirs. Bouleversante vision d'une femme. Echange de mémoires. Le vrai thème du livre n'est donc pas le mal de vivre d'un intellectuel moyen, mais cette redécouverte de la description, de la métaphore et du langage où les corps, la ville et l'imaginaire redeviennent inséparables, chargés d'Histoire et d'histoires.

J.-M. M.



Philippe de La Genardière

SABINE WESPESER



Philippe de La Genardière

L'année de l'éclipse

SABINE WESPESER

TIRAGE: 5 000 EX.

PRIX: 26 EUROS; 496 P.

ISBN: 978-2-84805-065-2

SORTIE: 25 AOÛT

25 août > ROMAN France

Rêveuse bourgeoisie

Comment peut-on être l'arrière-petit-fils du président Coty?

Le président René Coty, hôte de l'Elysée de 1953 à 1958, ne restera dans notre histoire nationale que pour avoir rappelé au pouvoir le général de Gaulle, traitement qu'il ressentit comme une injustice et dont il se plaignit à longueur de pages dans ses camets. D'aucuns le confondent même avec le parfumeur! Il serait aujourd'hui bien oublié, sans Jean Dujardin alias OSS 117 dans *Le Caire nid d'espions*, qui le considère comme « *un grand homme* » et distribue sa photo à tous les autochtones égyptiens en guise de bakchich. Et surtout sans son arrière-petit-fils, l'écrivain Benoît Duteurtre, descendant d'une des nombreuses filles du dernier président de la IV^e République.

Duteurtre, toujours *Les pieds dans l'eau* à Etretat, comme quand il était petit, raconte, avec bonne humeur, tendresse, et une irrésistible drôlerie, la saga de sa famille, à la fois très bourgeoise et totalement décalée. Benoît est né en 1960, il a donc peu connu son ancêtre, mort en 1962. Mais il en a beaucoup entendu parler. Il appartient, lui, à la branche havraise de la famille, la moins chic, catho et sociale (comme son grand-père Albert Charles, député gaulliste

de « la plus grande ville communiste de France »), et même socialiste et féministe, comme sa mère. Et non à la branche parisienne, plus fortunée, celle qui maintint longtemps le train de vie et la réputation présidentiels à La Ramée, la villa que René Coty avait acquise et la région agrandie à Etretat. Là, dans la petite station balnéaire de la Côte normande immortalisée, entre autres, par son aiguille creuse si chère à Maurice Leblanc et Arsène Lupin, les filles de l'ancien président et leur nombreuse descendance tenaient le haut du galet. Elles se battaient aussi, l'une d'entre elles surtout, pour la réhabilitation politique du « *grand homme* ».

Benoît, lui, n'était à son aise nulle part. Cousin fauché qui n'osait pas trop fréquenter La

Ramée. Mais aussi jeune bourgeois bien différent de ses copains, fils de prolos vivant dans les premiers HLM. Un Lequesnoy fasciné par les Groseilles. Adolescent dans les années 1970, il passera des cantiques de la manécanterie aux Doors, cheveux longs et idées farfelues, et tentera d'oublier dans les brumes du haschich son encombrante famille et son ancêtre, ce « *grand-père Coty* » devenu « *grand Picothère* ». Cet âge est sans pitié. Mais il est vrai que l'Etretat de Duteurtre a un côté *Jurassic Park*, d'autant que le narrateur, écrivain en devenir, se plaisait, afin de ressusciter une époque enfuie qui le fascine, à fréquenter les plus âgés des Etretatais, véritables mines de souvenirs.

Las d'être coincé entre les fossiles et les mar-teaux, le jeune Benoît finira par s'affranchir, monter à Paris, et devenir écrivain. Cela ne l'empêche pas, apparemment, de retourner se tordre les pieds sur les galets, se geler les ortils et le reste dans la Manche, et de regretter le bon vieux temps des cabines, des périssaires et des cornets glacés. On a les madeleines qu'on peut, et Cabourg n'est pas si loin. Mais c'est encore un autre monde. Celui ressuscité par un Benoît Duteurtre à son meilleur est un pur bonheur de lecture.

JEAN-CLAUDE PERRIER



Benoît Duteurtre

Les pieds dans l'eau

GALLIMARD

TIRAGE: 10 000 EX.

PRIX: 17,50 EUROS; 256 P.

ISBN: 978-2-07-077617-7

SORTIE: 25 AOÛT

21 août > ROMAN Brésil

Au pays du soleil couchant

Bernardo Carvalho



GATTONI FRANCESCO/A.-M. MÉTALIÉ

Du Brésil au Japon, Bernardo Carvalho hisse son talent d'un cran avec un impressionnant roman d'honneur et d'humiliation.

« Le meilleur écrivain est toujours celui qui n'a jamais rien écrit », assène énigmatiquement la vieille Japonaise, propriétaire d'un restaurant à São Paulo, qui veut confier une histoire à un de ses clients réguliers qu'elle croit écrivain. Ecrivain, le garçon, narrateur sans nom du livre, ne l'est pas mais il ne dément pas. Descendant d'émigrants japonais arrivés au Brésil au début du XX^e siècle, il en a seulement eu le fantasme, mais en réalité, il est au chômage et n'a jamais écrit une ligne. Il ne parle pas japonais, ne connaît rien à la littérature du pays de ses ancêtres, mais cette ignorance semble être une qualité pour Setsuko, la vieille femme qui habite en plein centre de la mégapole brésilienne une maison japonaise typique. Car elle a avant tout besoin de quelqu'un qui puisse imaginer un Japon qui n'existe plus, celui de sa jeunesse. « J'étais la personne qu'elle cherchait, un menteur, quelqu'un qui ne pouvait être ce qu'il était qu'en ne l'étant pas. »

Le récit de Setsuko commence donc au Japon au moment de la Seconde Guerre mondiale: la tradition voulant qu'elle doive attendre pour se marier que ses sœurs aînées le soient, la jeune femme quitte sa famille, commence à travailler et fait la connaissance de Michiyo dont elle devient la confidente. Celle-ci est sur le point d'épouser Jokichi, fils d'un industriel tenu pour un déserteur et poursuivi par la culpabilité et la honte, mais a aussi une liaison avec Masukichi, un acteur de théâtre de seconde zone, un jeune homme qui a participé à la défaite japonaise d'Okinawa, qui ne l'aime pas et la manipule.

Récits en poupées gigognes, vie par procuration, usurpation d'identité, impostures en cascades, comme dans les deux derniers livres de Carvalho, *Mongolia* et *Neuf nuits, Le soleil se couche à São Paulo* qui peut difficilement se résumer avance par contagion. Chaque omission, chaque mensonge, chaque narrateur intermédiaire révèle des nouvelles facettes tout en dénaturant l'histoire originelle. Les protagonistes, tour à tour humiliés, trompés, trahis, tissent ainsi des vengeances dont ils ignorent l'étendue des conséquences dans une terrible mécanique de ce règlement de comptes au long cours.

L'ivresse de raconter, la double dépendance de celui qui confie le récit de sa vie et de celui qui le recueille, le pouvoir mortel de la littérature: Bernardo Carvalho nous a habitués à des romans aux constructions sophistiquées, qui jouent avec des coïncidences qui n'en sont pas, assemblent les pièces avec virtuosité, mais il a trouvé là une fluidité dans la narration sans rien céder à la complexité de la structure qui donne à cette histoire d'honneur et d'humiliation une impressionnante limpidité que le romancier n'avait encore jamais atteinte.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL



Bernardo Carvalho

Le soleil se couche à São Paulo

A.-M. MÉTALIÉ

TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL)

PAR GENEVIÈVE LEIBRICH

TIRAGE: 6 000 EX.

PRIX: 17 EUROS; 176 P.

ISBN: 978-2-86424-658-9

SORTIE: 21 AOÛT

14 août > ROMAN Mexique

Triste tropique

Folle presque toujours incontrôlable, Marianne ne manquait ni de force ni de fureur. Neveu de celle-ci, le narrateur de *La dernière heure du dernier jour*, le deuxième roman de **Jordi Soler** traduit en français après *Les exilés de la mémoire* (Belfond 2007, repris en « 10/18 »), avait jadis le plus grand mal à la semer, à l'empêcher de lui distribuer des coups.

Ecrivain qui pourrait être une sorte de double de l'auteur, le narrateur n'a jamais oublié ces épisodes agités de son enfance. Il a depuis longtemps quitté la forêt « infecte et fantastique » de Veracruz qui l'a vu naître et grandir, habite désormais à Barcelone où il essaye d'écrire un roman situé à Dublin, souffre d'une spectaculaire infection de l'œil gauche.

Les affaires familiales vont l'amener à reprendre le chemin du « cul végétal du monde » où tout le monde forçait sur le whisky, le « mint julep » et le gin importé d'Angleterre. A retrouver cette « plantation de soldats exilés, de Catalans sans patrie, d'Espagnols fils de Hernan Cortes entourés d'indigènes vindicatifs », terre d'accueil des Tropiques fondée par son grand-père républicain chassé d'Espagne par Franco.

Sur place, une chanson échappée de son iPod et se terminant par: « La dernière heure du dernier jour, à la bonne

heure, à nos amours » va servir de bande-son idéale à un voyage dans le temps et la mémoire. Comment oublier notamment la Coupe du monde de football de 1974 lorsque, comme ni l'Espagne ni le Mexique n'avaient dépassé la phase qualificative, les exilés décidèrent de soutenir l'équipe des Pays-Bas au motif que Johan Cruyff jouait au Barça!

Puissant et lancinant, le roman de Jordi Soler donne envie de se perdre à son tour dans la jungle mexicaine

AL. F.



Jordi Soler



Jordi Soler

La dernière heure du dernier jour

BELFOND

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE)

PAR JEAN-MARIE SAINT-LU

TIRAGE: 6 000 EX.

PRIX: 19 EUROS; 228 P.

ISBN: 978-2-7144-4422-6

SORTIE: 14 AOÛT

28 août > ROMAN Australie

En étrange pays

Deuxième roman de l'Australienne **Julia Leigh**, *Ailleurs* est un conte noir et dérangeant.

D'elle, certains lecteurs n'ont jamais oublié son premier roman. Traduit chez Actes Sud en 2000 ainsi que dans six langues, *Le chasseur* marquait les débuts de Julia Leigh dont le talent n'échappa pas aux jurés du prix de l'Astrolabe Étonnants voyageurs qui la récompensèrent au printemps suivant. L'Australienne née en 1970 à Sydney racontait là l'histoire de Martin David, naturaliste chargé de mission par l'université, censé tuer et ramener le dernier spécimen du tigre de Tasmanie.

Après huit ans de silence, la revoici, cette fois chez Christian Bourgois, avec un court roman tout aussi marquant, *Ailleurs*, où elle change radicalement de tonalité. Voici d'abord une femme, Olivia, et ses deux enfants – un garçon, Andrew, neuf ans, et une fille, Lucy, six ans, qui tient sa poupée préférée –, chacun avec un sac à dos et une petite valise personnelle.

Tous trois ont quitté l'Australie pour rejoindre la France et la maison familiale d'Olivia. Une imposante demeure au bord d'un lac – avec un parc, des arbres taillés, des domestiques –, qu'elle a quittée douze ans plus tôt, lorsqu'elle a décidé de se marier avec un homme qui ne faisait pas l'unanimité auprès des siens.

Olivia n'est pas au mieux, elle a le bras droit dans le plâtre et le dos couvert de bleus et de marques jaunâtres, prend des calmants, dit qu'elle est morte, qu'elle connaît son assassin. À la maison, la grand-mère d'Andrew et de Lucy se déplace en fauteuil roulant. Marcus, le frère aîné d'Olivia, et sa femme Sophie viennent d'avoir une petite fille décédée à la naissance, le cordon ombilical enroulé autour du cou. Brisée, Sophie ne peut se résoudre à l'enterrer...

En cent cinq pages inouïes, Julia Leigh ne cesse de ménager la tension avec une impressionnante économie de moyens. Soutenu par Toni Morrison et J.-M. Coetzee, *Ailleurs* est un texte noir, hypnotique et surprenant. De ceux qui vous mettent mal à l'aise de la première à la dernière ligne, dont le souvenir ne se dissipe toujours pas longtemps après la lecture.

AL. F.



Julia Leigh

Ailleurs

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE)

PAR JEAN GUILLOINEAU

TIRAGE: 2 500 EX.

PRIX: 15 EUROS; 112 P.

ISBN: 978-2-267-01995-7

SORTIE: 28 AOÛT

22 août > BD Allemagne

A Beautiful Life



La biographie de Johnny Cash par un dessinateur allemand, Reinhard Kleist, qui ne cache rien des ambivalences du chanteur.

Malgré une adaptation en BD de quatre nouvelles de Lovecraft (*Les rats dans les murs et autres nouvelles*, Akileos, 2004), Reinhard Kleist est inconnu en France. Mais en Allemagne, où le dessinateur né en 1970 a signé une dizaine d'albums, son portrait de Johnny Cash a dépassé les 15 000 ventes.

Les livres sur le grand chanteur américain de country décédé le 12 septembre 2003 restent rares hors son autobiographie réalisée avec Patrick Carr (*Le Castor astral*, 2005). Dans un pavé dense de plus de 200 pages, Reinhard Kleist retrace son parcours accidenté, de l'enfance à la dure dans les champs de coton du Kansas à la fin solitaire dans un studio d'enregistrement. Il souligne ses ambivalences et ses tendances dépressives en superpo-

sant intelligemment de grosses tranches de la vie du chanteur et l'évocation imagée de ses chansons telles que « A Beautiful Life », « I Walk the Line » ou « Givemy Love to Rose », s'attardant longuement sur son concert d'anthologie, en 1968, à la prison de Folsom.

Kleist, qui a vécu aux États-Unis, est inspiré par les plus grands dessinateurs américains, de Will Eisner à Mike Mignolia. Mais, en jouant sur plusieurs registres, il affirme une maîtrise singulière du noir et blanc.

FABRICE PIAULT

Reinhard Kleist

Johnny Cash, une vie (1932-2003)

DARGAUD

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR FABRICE RICKER

TIRAGE: 8 000 EX.

PRIX: 17 EUROS; 224 P.; N & B

ISBN: 978-2-205-06043-0

SORTIE: 22 AOÛT



27 août > MÉMOIRES Pologne

Joujou, nain de salon

Il s'appelait Joseph. Les dames le surnommaient « Joujou ». Il était aristocrate polonais et nain, « parfaitement proportionné ». Ainsi donc **Joseph Boruwlaski** (1739-1837) – mort presque centenaire – fut-il, bon gré mal gré, nain de salon, charmant par sa conversation et par sa manière délicate de toucher la guitare.

Accompagnant l'une de ses protectrices pour un « grand tour », comme on le faisait au XVIII^e siècle, Joseph vit les cours de Vienne, de Munich, de Lunéville (Stanislas Leckzinski), avant de briller à Versailles, de visiter la Hollande puis de revenir au pays. Il comprit ainsi le fonctionnement de l'aristocratie internationale, de la mode et des intrigues. Issu d'une famille désargentée, il se soucia donc de trouver des ressources et – pourquoi pas? – de se marier. Ce qu'il fit, séduisant une ravissante Française: Isaline.

Après quoi, les voyages reprirent à travers l'Europe où les mondanités étaient une manière de se produire. Peu à peu, toutefois, Joseph (devenu père de famille) dut aussi vivre de ses concerts, puis – la mode « Joujou » retombant – des visites organisées dans sa maison de Londres. Et c'est pour échapper aux soucis d'argent – mais aussi pour se relancer – qu'il écrivit en français ses *Mémoires*. Ceux-ci parurent en 1788. Une autre version, en anglais, fut rédigée en



DR/FLAMMARION

1816, l'infatigable Joseph se débattant pour échapper à la misère.

Augmentés de l'article « Nain » de l'*Encyclopédie* – où Joseph tient une bonne place –, les *Mémoires* de « Joujou » ont toute la grâce du siècle des Lumières sans

éluder toutefois, avec une élégante discrétion, les tourments d'un homme qui souffrait de se donner en spectacle. On y trouve aussi une vision lucide des sociétés de cour. Une utile *Vie de Joseph Boruwlaski* situe, pour finir, les *Mémoires* dans la longue existence de ce personnage peu commun.

J.-M. M.

Joseph Boruwlaski

Mémoires du célèbre nain Joseph Boruwlaski, gentilhomme polonais

FLAMMARION

TIRAGE: 8 000 EX.

PRIX: 14 EUROS; 160 P.

ISBN: 978-2-08-121681-5

SORTIE: 27 AOÛT



AVANT-CRITIQUES

25 juin > ROMAN France

Adamsberg et le concasseur

Un lieu incertain marque le grand retour de **Fred Vargas** et du flegmatique commissaire Adamsberg, deux ans après *Dans les bois éternels*.

Directeur de la police criminelle parisienne, le commissaire Jean-Baptiste Adamsberg s'apprête à partir à Londres, convié trois jours durant à un colloque dont les participants doivent réfléchir à une solution pour « harmoniser la gestion des flux migratoires ». L'occasion pour le flegmatique petit policier qui sait repasser ses chemises – sa mère lui a appris « à aplatir l'empiècement d'épaule » – de se promener dans la ville, de « sentir si la Tamise avait la même odeur de linge moisi que la Seine, écouter comment piaillaient les mouettes ».

Avant de s'embarquer dans l'Eu roster en compagnie de l'anxieux commandant Da nglard, « qui accumule le savoir comme un écu-reuil les noix », et du jeune brigadier Estalère, « aux yeux verts toujours agrandis par une surprise chronique », Adamsberg se retrouve à aider une chatte à mettre bas, sortant deux chatons bloqués dans le ventre de leur mère, sous l'apprentis de Lucio, son vieux voisin espagnol auquel il manque un bras.

A Londres, où il prend langue avec son collègue, le superintendant Ratstock, représentant de la loi à six mois de la retraite auquel il tarde d'aller pêcher « dans un lac là-haut », Adamsberg aura l'occasion de se rendre au vieux cimetière de Highgate, d'y découvrir une vingtaine de chaussures craquelées recelant autant de chevilles décomposées – soit à peu près neuf cadavres sans pieds!

Rentré à Paris, le commissaire n'a guère le temps de souffler. Dans la banlieue bourgeoise de Garches, Pierre Vaudel, soixante-dix-huit ans, ancien journaliste spécialisé dans les affaires judiciaires, est retrouvé mort dans son pavillon. Sur place, la police se retrouve nez à nez « avec des tapis trempés de sang, semés d'en-trailles et d'éclats d'ossements, entre quatre murs maculés d'éléments organiques ».

Particulièrement violent, le meurtrier a utilisé une masse, une scie circulaire et un billot pour démembrer le corps de sa victime qu'il a ensuite concassé et éparpillé dans toute la maison. Vaudel, qui râlait sans cesse contre l'approximation de la

Avec *Un lieu incertain*, Fred Vargas nous revient dans une forme olympique.

justice, laisse un fils unique et tardif, prénommé Pierre à l'instar de son père. Tout porte à soupçonner son jardinier et homme à tout faire. Cet Emile Feuillant, un cognear qui a déjà séjourné onze ans en prison, avec lequel il aimait jouer au morpion tout en buvant un Guignolet...

Deux ans après *Dans les bois éternels* (Viviane Hamy, 2006), Fred Vargas nous revient dans une forme olympique. Il est toujours plaisant de lire une romancière rusée dont l'intrigue n'avance pas droit, qui sait ménager les temps morts, fait évoluer des originaux, a le sens du décalage, des dialogues surréalistes et des coups de théâtre. L'auteure de

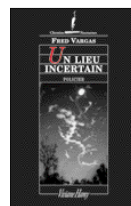
Pars vite et reviens tard (Viviane Hamy 2002, 48^e prix des Libraires, grand prix des Lectrices de *Elle*, repris en l'ai lu) nous régale à nouveau avec les tribulations d'Adamsberg sur les pas d'un assassin que certains ne veulent pas qu'il trouve. La reine du polar français ne semble pas prête à céder son trône.

ALEXANDRE FILLON



Fred Vargas

LOUISE OLIGNY/VIVIANE HAMY



Fred Vargas

Un lieu incertain

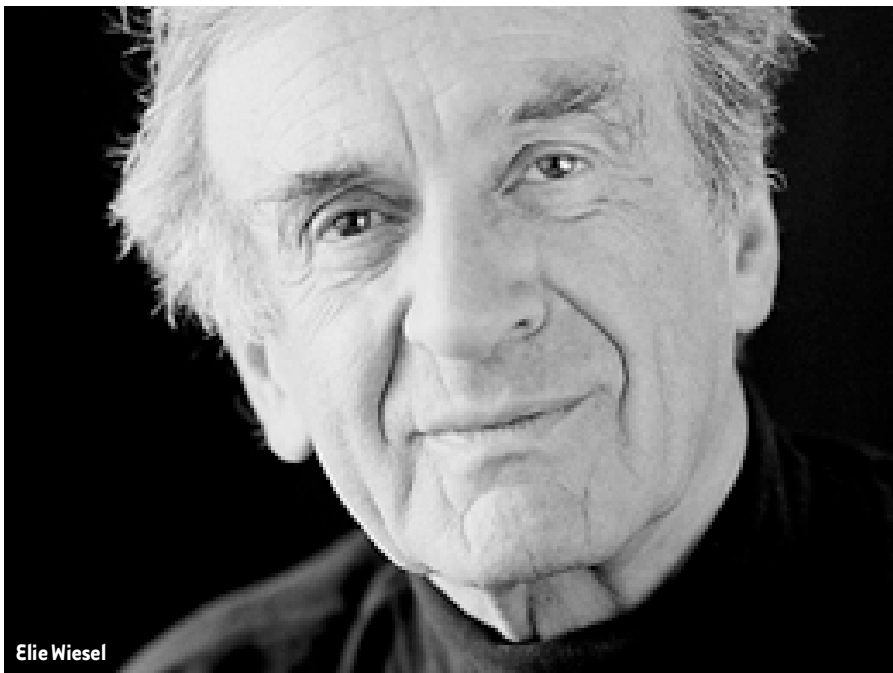
VIVIANE HAMY

TIRAGE : 30 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 386 P.

ISBN : 978-2-87858-285-7

SORTIE : 25 JUIN



Elie Wiesel

2 septembre > ROMAN France

Pour mémoire

Elie Wiesel renoue avec un roman centré sur ses fondamentaux, sobre et puissant.

Il est des livres modestes en apparence, peu volumineux, écrits avec une grande sobriété, et dont pourtant l'ambition et la puissance sont intenses. Des livres qu'une fois achevés on n'oubliera pas. *Le cas Sonderberg*, le nouveau roman d'Elie Wiesel, qui marque son retour chez Grasset, est de ceux-là.

Ce « cas » énigmatique, c'est celui de Werner Sonderberg, un jeune Allemand bien sous tous rapports, étudiant à New York. Il se voit accusé par la justice américaine de l'assassinat de son vieil oncle Hans Dunkelman, « L'homme sombre », un nom qui lui allait comme un gant. A son procès, Werner surprend, en se déclarant « coupable et non coupable ». Que veut-il dire par là ? D'autant qu'on finit par apprendre que, au moment où Hans mourait, au terme d'une violente dispute avec son neveu, celui-ci était déjà de retour à Manhattan... L'action en justice s'éteint donc, mais le mystère demeure entier. Qui était Dunkelman ? Comment est-il mort ? Et son neveu y est-il pour quelque chose ?

Celui qui aura le fin mot de l'histoire, c'est Yedidiah, qui, lorsqu'il était jeune journaliste au *Morning Post*, fut désigné par son rédacteur en chef pour « couvrir » le procès. Parce qu'il débütait, qu'il était juif (donc, une affaire impliquant des Allemands ne pouvait que solliciter sa sensibilité), parce que, surtout, il était à l'origine critique dramatique. Et qu'un procès, étalage de drames humains et mise en scène de la justice, c'est un peu du théâtre. Yedidiah s'était passionné pour l'affaire Sonderberg, au point de risquer d'en perdre son propre équilibre. Son couple se délitait, et, surtout, les rapports entre le neveu et son oncle supposé le renvoyaient à sa propre histoire familiale, à ses drames et à ses ombres. En fait, Yedidiah apprit que ses grands-

parents et parents n'étaient pas les vrais. Que ses vrais, juifs des Carpates, étaient morts en déportation, ainsi que son frère aîné. Que lui seul, sauvé par une brave femme, avait survécu et pu être exfiltré vers les Etats-Unis. Douleur, culpabilité, poids accablant d'appartenir à un peuple et de subir sa lourde histoire. « *On ne vit pas dans le passé, mais le passé vit en nous* », écrit Wiesel, qui se place tantôt dans la tête de son personnage principal, et tantôt distancie son récit.

Bien des années plus tard, réconcilié avec lui-même et père de jumeaux vivant en Israël, Yedidiah rencontre à nouveau Werner, qui lui révèle l'atroce vérité sur Dunkelman : il ne s'appelait pas en fait ainsi, c'était son grand-père et non son oncle, et un ancien nazi fanatique. Un officier SS qui avait sévi dans tous les camps d'extermination, et n'en concevait aucun remords. Tout au contraire. Il regrettait encore qu'Hitler ait été vaincu. Un tel homme mérite-t-il de vivre ? Mais qui sommes-nous pour le juger ?

C'est l'une des interrogations essentielles autour desquelles tourne le livre d'Elie Wiesel, qui revient à ses fondamentaux, aux thèmes qui ont irrigué toute son œuvre : la judéité, l'identité, le nom, la Shoah, le pardon, la paix. Son combat inlassable a valu à Wiesel le prix Nobel de la paix en 1986. C'est toute sa vie, ses idées, son histoire, qu'il a mises aujourd'hui dans ce beau roman.

JEAN-CLAUDE PERRIER



Elie Wiesel

Le cas Sonderberg

GRASSET

TIRAGE : 30 000 EX.

PRIX : 16,90 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-246-73601-1

SORTIE : 2 SEPTEMBRE

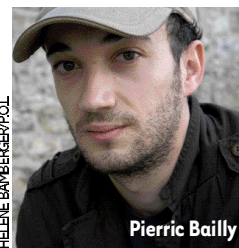
25 août > PREMIER ROMAN France

La bande des tagazous

Le premier roman de **Pierric Bailly**, où s'ébattent de drôles de zozos, surprend tant par sa construction que par son écriture novatrice. Lionel Elpich, le narrateur de *Polichinelle*, ne raffole ni des études ni des étudiants. Il a vingt et un an et demi, écoute du « rap ricain, du lourd, du qui te décapsule le trou du cul », est inscrit en fac à Besançon, mais habite à Clairvaux-les-Lacs, « comme un village dans le village ».

Depuis que sa mère est partie s'installer au Mexique dix ans plus tôt, Lionel vit avec son père, « papa Gustave », et sa sœur Diane, en seconde à Lons-le-Saunier, qui déteste les jeux de mots. Diane est amoureuse du footballeur Thierry Henry. « *Un jour, elle m'a même dit je veux devenir sélectionneur de l'équipe de France de foot. Thierry Henry je le mettrai toujours remplaçant, il restera assis à côté de moi sur le banc de touche et je lui caresserai la cuisse* », nous raconte son aîné.

Autour d'eux, on trouve aussi un Johannes doué pour le basket, une Laura, qui en « *a dans le soutif* » et dont les parents tiennent le camping du lac, ou cette grande perche de Charlotte avec ses « *jambes yo-yo* ». Tous forment « *la bande des tagazous* », se rêvent en



HELENE BANGBERG/POL

Pierric Bailly

rock stars, en vedettes, font des viées en « *scoots* » et se bastonnent avec « *les barbares de Foncine* » qui préfèrent le métal au rap. A vingt ans et des poussières, Lionel semble déjà insolable de son adolescence, fréquentant exclusivement des garçons et des filles plus jeunes que lui. « *Je ne me suis pas suicidé à dix-sept ans. Je n'ai plus le choix, il faut que je devienne une légende, un mythe, c'est la solution. Que la terre soit mon parc d'attractions* », lance-t-il encore...

Jeune vidéaste qui a envoyé son manuscrit à P.O.L par la poste, Pierric Bailly surprend et séduit avec un singulier roman dont les personnages font des échanges de nez et d'épaule, se rendent chez un docteur indien et trimballent un Beretta calibre 22. **AL. F.**



Pierric Bailly

Polichinelle

P.O.L

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 234 P.

ISBN : 978-2-2-84682-259-6

SORTIE : 25 AOÛT

21 août > ROMAN France

Kircherraldo

Jean-Marie Blas de Roblès



MICHEL DIEZISHEIM/ZULMA

Jean-Marie Blas de Roblès signe un roman d'aventures et de philosophie dont l'une des figures est l'extravagant jésuite Athanase Kircher, fou génial de la Rome baroque.

Jean-Marie Blas de Roblès (né en 1954) reçut le prix de la nouvelle de l'Académie française pour son premier livre : *La mémoire de riz* (Seuil, 1982), très curieux recueil d'insolites fictions où l'histoire et la philosophie se mêlaient d'arcanes et de kabbale. Philosophe de formation, passionné par les langues, l'archéologie sous-marine et les déserts, l'écrivain annonçait alors qu'il préparait « un roman centré sur la vie d'Athanase Kircher ». Parurent ensuite deux romans : *L'impudeur des choses* (1987) puis *Le rituel des dunes* (1989). Rien, toutefois, sur le fascinant jésuite Athanase Kircher (1602-1680), grande figure de la pensée baroque, passionné d'archéologie, d'hébreu, de mathématique, d'optique, d'acoustique et de kabbale, qui prétendit percer le mystère des hiéroglyphes mais inventa bel et bien la lanterne magique.

Depuis, Jean-Marie Blas de Roblès a publié plusieurs essais d'histoire et d'archéologie sur le Liban, l'Algérie et la Lybie ainsi qu'un recueil de textes sur la littérature, mais toujours pas d'Athanase Kircher jusqu'aux quelque huit cents pages bien tassées de ce roman : *Là où les tigres sont chez eux*. Plus de quinze ans de travail. Le titre vient d'une citation de Goethe : « *Ce n'est pas impunément qu'on erre sous les palmiers, et les idées changent nécessairement dans un pays où les éléphants et les tigres sont chez eux.* »

Certes, le Nordeste, les abords du Paraguay et le Mato Grosso ne sont pas les terres auxquelles songeait Goethe, mais « *les idées chan-*

gent nécessairement » dans ce Brésil où s'est installé l'un des principaux personnages du roman : Eléazard von Wogau. Correspondant de presse dans la ville baroque d'Alcântara rongée par la forêt et l'humidité, il a repris un travail naguère commencé à Heidelberg : l'édition critique d'une vie d'Athanase Kircher jadis écrite par l'un des familiers du jésuite.

La *Vie* qui se déroule durant la guerre de Trente Ans sert de fil conducteur à ce roman plongé au cœur du Brésil d'aujourd'hui. Elle croise le destin des personnages qui, chacun à leur manière, partent à l'aventure : qu'il s'agisse d'une course au trésor (en l'occurrence des restes paléontologiques), d'intrigues politiques ou de luttes contre la dérive personnelle. À côté d'Eléazard et de très beaux personnages féminins, Jean-Marie Blas de Roblès campe l'étonnant petit Nelson, un mendiant infirme décidé à venger l'injustice qui frappa son père. Bien sûr, les différentes trames de l'intrigue se resserrent tandis que la narration et l'imagination passent des fabuleuses recherches de Kircher au vertigineux Brésil des personnages en quête d'eux-mêmes.

Il a fallu attendre des années pour découvrir ces *Tigres* en forme de *Fitzcarraldo*. Cela en valait la peine.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY



COUV. DE DAVID PEARSON

Jean-Marie Blas de Roblès

Là où les tigres sont chez eux

ZULMA

TIRAGE : 6 500 EX.

PRIX : 24,5 EUROS ; 784 P.

ISBN : 978-2-84304-457-1

SORTIE : 21 AOÛT

25 août > PREMIER ROMAN France

Matrilineaire

Lisa Duval a fui son (très) riche clan américain et pris un emploi où se trahit le goût familial pour la provocation. Elle est serveuse, à Paris, dans un hôtel de luxe, spectatrice critique de l'oisiveté délirante et dorée dont elle est issue. Jusqu'au jour où Elle paraît, Elle, « *derrière ses lunettes noires et son grand rire d'hyène bles-sée* » : sa mère, la plus extravagante de l'extravagante lignée. Elle est encore avec l'un de ses innombrables amants. Et toujours commandant sa Grey - G o o s e - t r o i s g l a ç o n s . À sa fille, cette fois.

Lisa va donc devoir remonter en ligne matrilineaire pour régler ses comptes avec « *l'épouse noire qu'est l'Origine* » : sa famille new-yorkaise d'origine irlandaise. Millions, catholicisme, alcool – et le tout sacrément à l'ouest. Dans le décor, hors saison, des yachts et villas abandonnés de la côte atlantique, la jeune fille retrouve les siens et ses souvenirs. Elle cherche la clef de cette énigme splendidement catastrophique qu'est sa famille où tout, jusqu'au mal, se commet par inadvertance. Tribu haute en couleur – même si la noirceur mélancolique en est le fond. Un théâtre dominé par



Aude Walker

FRANCK FERNILE/DENOËL

Elle, cette incroyable mère indigne dont ses enfants, fascinés, amoureux, ne parviennent pas à se détacher. Les retrouvailles se mêlent, chez Lisa, au souvenir d'un amour destructeur qu'elle a vécu avec l'un de ceux de la tribu. Ce qui permet à Aude Walker de mêler efficacement deux intrigues, toutes deux tendues vers quelque chose d'indicible et d'oppressant. Franco-américaine, comme la narratrice, Aude Walker (28 ans) signe avec *Saloon* un premier roman survolté mais contenu, d'un rythme intraitable. On en apprécie particulièrement l'alliage d'humour féroce et d'émotion vraie.

J.-M. M.



Aude Walker

Saloon

DENOËL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 220 P.

ISBN : 978-2-207-26009-8

SORTIE : 25 AOÛT

21 août > ROMAN France

L'expédition Païtiti

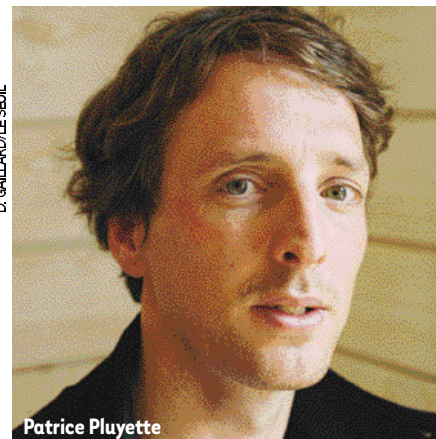
Découvert chez Nadeau et retrouvé au Seuil, **Patrice Pluyette** change radicalement de genre avec *La traversée du Mozambique par temps calme*.

Repéré chez Maurice Nadeau qui publia ses deux premiers romans, *Les béquilles* (2004) et *Un vigile* (2005), Patrice Pluyette, jeune Breton né en 1977, a ensuite rejoint la collection « Fiction & Cie » du Seuil avec *Blanche*, beau et court texte poétique.

La traversée du Mozambique par temps calme l'amène à naviguer dans des territoires romanesques radicalement différents. Nous voici en Angleterre à l'aube du XXI^e siècle. Le capitaine Belalcazar est un archéologue aux yeux d'un vert romantique, de presque soixante-dix ans bien qu'on lui en donne vingt de moins. Ce veuf s'apprête à repartir vers une destination inca nommée Païtiti, « cité située quelque part au cœur de la jungle amazonienne du Pérou, merci pour les précisions, maintenant débrouillez-vous : en plusieurs siècles de recherche, aucun explorateur n'a réussi à mettre la main dessus, ils ont tous abandonné sauf un : Belalcazar ». Selon la légende, Païtiti serait une mine d'or mais aussi de savoir, l'archéologue se dit même per-

suadé que le lieu constitue la clé du plus grand secret de tous les temps... Belalcazar ne voyage pas seul. Avec lui embarquent Negook et son frère Hug-Clug, Indiens d'Alaska chasseurs d'ours, Florence Malebosse, femme étrange mais indispensable à la suite du voyage grâce à ses qualités de cartographe et gabier breveté, et Fontaine.

Ancienne gouvérnante et infirmière, cette dernière « *rentra dans la restauration, puis dans les ordres, fit une allergie aux bougies, retourna à la restauration, pourquoi pas être à son compte, et puis non, fonder un foyer, avoir des enfants, mais complications affectives, amours de passage, connards de mecs, plus de boulot, assedic, annonces de ménage et repassage en boulangerie, baby-sitting, maigre retraite en perspective* » ! A bord du *Catherine*, goélette paimpolaise à hunier qui fend la mer et les méduses, et où « *pour se laver, c'est débrouille-toi comme tu peux* », Fontaine fera à la fois office de cuisinière et d'auxiliaire polyvalente de l'expédition. La barre est mise au sud, direction le cap Vert, d'où tout le monde prendra ensuite à l'ouest jusqu'au bout. Entre deux intempéries, on chante, on danse, on boit, on profite du bar-



Patrice Pluyette

becue, hormis Malebosse qui tire la tronche.

Et puis soudain, voici qu'un pirate pré-nommé Jean-Philippe – gaillard « *large comme un bœuf, haut de six pieds trois pouces, plus d'une toise* », avec une barbe noire en bataille, une balafre sur la joue gauche et « *toute la cruauté du monde dans le sourire* » – fait irruption dans l'histoire, surgi d'une barrique comme un diable à ressort... Patrice Pluyette réussit le tour de force de proposer un roman d'aventures moderne, tout en jouant constamment avec les codes du genre. Le résultat se révèle aussi pétillant que rafraîchissant. Double ration de rhum pour l'aspirant Pluyette!

AL. F.



Patrice Pluyette

La traversée du Mozambique par temps calme

LE SEUIL

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 324 P.

ISBN : 978-2-02-094576-9

SORTIE : 21 AOÛT

20 août > ROMAN France

Les enfants heureux

Dans le très enlevé *Val-de-Grâce*, **Colombe Schneck** paye sa dette à une enfance hors du commun.

Colombe Schneck a passé les vingt-trois premières années de sa vie au Val-de-Grâce. Pas à l'hôpital du même nom, mais dans un appartement de la rue du V^e arrondissement de Paris, « *deux cents mètres carrés dans un immeuble haussmannien en pierre de taille adoucie par des briques roses* ».

A trente-six ans, un an après le décès de sa mère Hélène dont l'esprit et le corps ont été peu à peu paralysés par une tumeur au cerveau, la journaliste et écrivaine a pris en quelques minutes la décision de vendre, alors qu'il n'y avait ni obligation ni urgence, le sanctuaire d'une jeunesse inoubliable. « *Une évidence, je ne peux pas rêver d'une meilleure enfance. Nous habitons dans le plus beau quartier de la plus belle ville du monde, capitale d'un pays envié par la terre entière. Nous étions libres et heureux. Nous avions le droit de tout. Le monde tournait autour de nous et nous regardait avec envie* », écrit-elle avant d'évoquer sans esbroufe quelque chose d'assez unique. Une sorte de monde à part où aucun « *truc grave* » ne pouvait arriver, juste un « *drôle de truc* », où la mort et le malheur n'avaient pas droit de cité, où l'argent ne comptait pas, où il n'y avait ni abondance ni souci.



Colombe Schneck

Avec finesse et pudeur, Colombe Schneck raconte l'arrivée brutale de la maladie d'Hélène, cette incorrigible fumeuse de gitanes sans filtre, avec l'apparition sinistre d'un lit à barreaux, d'une chaise roulante et d'une pompe à morphine, les mensonges qu'il fallut alors inventer pour tenter de retarder l'échéance.

L'auteure de *L'incroyable monsieur Schneck* (Stock 2006, repris en « Points ») se souvient d'un père souvent en voyage mais prêt à emmener

sa fille aînée en Ecosse traquer le monstre du Loch Ness, un père qui affirmait : « *Les parents doivent tout à leurs enfants, leurs enfants ne leur doivent rien.* »

La gamine de huit ans qui rêvait de rencontrer Fred Astaire et possédait même une copie à sa taille de la robe de Ginger Rogers dans *Shall We Dance* n'a pas oublié qu'elle descend de grands-parents immigrés de Transylvanie, de Lituanie et de Bessarabie, de parents survivants qui ont souffert et n'ont eu de cesse de préserver leur progéniture de toute peine. Des parents qui se seraient pliés en quatre pour eux, tous jours d'accord pour les exempter de devoirs, les gaver de bonbons, gâteaux et mousses au chocolat, les couvrir de cadeaux.

Colombe Schneck a le sens du détail, elle peut décrire la moindre éraflure du parquet, l'agencement des pièces, restituant à merveille les couleurs et les odeurs de ce Shangri La du V^e arrondissement. On croiera ici l'admirable et dévouée Madame Jacqueline qui s'occupait des enfants et de la bonne tenue de la maison ; T, le voisin célèbre qui se suicidera et eut une liaison avec la meilleure amie d'Hélène ; le Dr S.D. dont les prévisions se révélèrent hélas cruellement exactes. Superbe livre sur l'enfance, l'apprentissage de la mort et de l'âge adulte, *Val-de-Grâce* distille bien plus qu'une simple petite musique.

AL. F.



Colombe Schneck

Val-de-Grâce

STOCK

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 14,50 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-234-06159-0

SORTIE : 20 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

27 août > PREMIER ROMAN France

Le nouveau Voltaire

Un tout jeune auteur, **Paul Melki**, plurihandicapé, revisite le conte de Voltaire, avec humour et en l'adaptant à sa propre histoire.

Le jeune Paul Melki, né en 1986, est un miraculé de la littérature. Plurihandicapé, c'est grâce au procédé de la « communication facilitée » et à l'ordinateur qu'il a pu se mettre à écrire, le seul moyen pour lui d'être en contact avec le monde. Il avait déjà raconté sa propre histoire dans *Journal de bord d'un détraqué moteur* (paru chez Calmann-Lévy en 2004), avec un humour, une distance et un talent qui forçaient l'admiration. Il passe aujourd'hui à la fiction, en inventant vingt-sept (autant que de lettres de l'alphabet) chapitres inconnus des aventures de Candide, le héros du conte philosophique éponyme de Voltaire. Prétendument récupérés à l'Académie française après la mort d'un immortel par un technicien de surface qui les aurait remis à son ami Paul, le « détraqué moteur » fou de littérature. La ficelle est énorme, et donne le ton du livre, volontairement loufoque. Ce qui n'exclut nullement une certaine profondeur, un regard aigu sur le monde actuel, une vraie empathie, et de troublantes analogies entre la situation du héros et celle du narrateur.

Quand débutent ses nouvelles aventures, en 1759, alors qu'il se reposait à l'hôtelier La Paresseuse, un soir d'orage, en songeant grièvement à son amour la belle Cunégonde, Candide prend un arbre sur la tête,

perd connaissance, et se retrouve à Paris, de nos jours. Cela, il ne le sait pas lui-même, et le découvre rapetité à petit. Car le choc l'a momentanément paralysé et privé de parole, sans altérer en rien sa mémoire, son intelligence et ses facultés d'analyse. Candide est en quelque sorte un esprit intact dans un corps hors d'usage. Toute ressemblance avec Paul Melki n'est évidemment pas fortuite. Cette position particulière, à la fois douloureuse et privilégiée, va lui permettre de porter sur les événements rocambolesques qu'il va vivre un regard très décalé.

Transporté à l'hôpital, il retrouve ses facultés motrices. Mais son chirurgien veut l'assassiner pour lui dérober les pierres précieuses qu'il lui a naïvement montrées. Il le poignarde, s'enfuit, et tombe aux mains des policiers. La commissaire Cunégonde, par exemple, ou Martin et Cacambo, flics eux aussi. Lui-même aurait appartenu à la Grande Maison, mais disparu depuis deux ans. N'empêche que ses anciens collègues le croient coupable et l'emprisonnent. Il ne devra son salut qu'à une bande de « cailleras » sympas, dont un rebeu qui lui apprend son langage, l'éclaire sur ce qui s'est passé depuis 1759. Candide projette de l'adopter... Mais si tout ceci n'était qu'un cauchemar, et qu'il allait se réveiller à La Paresseuse, en son temps ?

Paul Melki, qui sait son Voltaire par cœur, s'amuse et divertit son lecteur, avec humour et intelligence. Au passage, il dit son fait à



Paul Melki

DR CALMANN-LÉVY

notre société, dont il peut juger à travers son prisme si particulier, à la fois au-dedans et en dehors du monde.

J.-C. P.



Paul Melki
Au paradis de Candide
CALMANN-LÉVY
TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 14 EUROS ; 224 P.
978-2-7021-3921-9
SORTIE : 27 AOÛT

21 août > ROMAN France

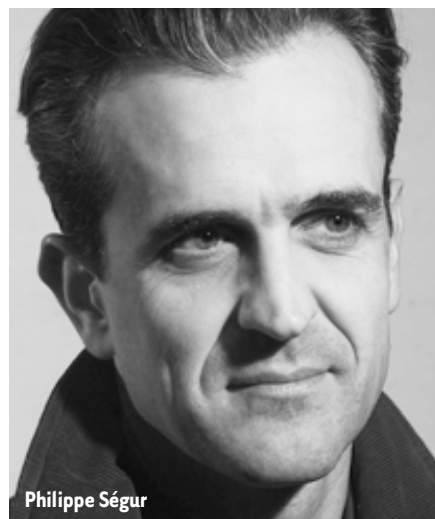
Zinzin en Albanie

Philippe Ségur signe le retour du picaresque, avec les mésaventures d'un graphiste végétarien en quête d'exotisme spirituel.

Comeback de l'antihéros chez Philippe Ségur : dans son premier roman, *Métaphysique du chien* (Buche-Chastel, 2002), il s'agissait d'un étudiant raté et apprenti Diogène ; dans *Poétique de l'égorgeur* (même éditeur, 2004), d'un prof de droit aux pulsions refoulées, sorte de Dr Jekyll tchekhovien... Avec *Vacance au pays perdu*, c'est un graphiste végétarien qui souffre d'alterconsumérisme et d'un certain complexe de la pureté. Autrement dit, d'un profond sentiment de vide, « vacance » dans le titre est bien un singulier. L'homme correspond pourtant à tous les critères contemporains du bonheur imprimé sur papier glacé. Une petite famille, un job « sympa », consistant à donner forme au désir du consommateur (il est designer de sticker de salade composée vendue dans les stations-service). Soudain la conscience trop longtemps réprimée se déchaine : « J'étais devenu un agent du suicide col-

lectif. Un petit Goebbels qui vendait la mort en barre. » Cet été-là, les enfants, fini les baskets Converse, les sacs Eastpack, les Gameboys Nintendo ; on ira en Albanie ! Non merci. Le narrateur partira seul, ou plutôt accompagné de son meilleur ami « mon cricri », avocat, libéral de son temps. Commencent les tribulations d'un bobo au royaume de l'embrouille et de l'arnaque. Avec gags autour du *byrek*, spécialité locale, et sur la conception albanaise des services. Même si Philippe Ségur renoue un burlesque, la longueur de voyage au bout de cet « enfer permanent » nous fait parfois partager l'ennui de ses propres protagonistes. Il est toutefois des moments de grâce qui rédimment le gimmick de répétition. Le touriste épuisé, à Apollonia, se figurant la stoa, la porte des stoïques : « Aux environs de l'amphithéâtre, le sol était parsemé de détrit, de boîtes de bière, de Coca, de sacs et d'emballages en plastique [...]. J'étais seul, dans un site désolé, à contempler les restes fracassés d'une civilisation morte. Les ruines de mon ailleurs, cernées par les blockhaus dans une nature malade. »

SEAN JAMES ROSE



Philippe Ségur

PIERRE BORDÉAUX/BUCHÉ-CHASTEL



Philippe Ségur
Vacance au pays perdu
BUCHÉ-CHASTEL
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 241 P.
ISBN : 978-2-283-02260-3
SORTIE : 21 AOÛT

25 août > ROMAN France

Jeux de vilains

Une petite fille violée par des camarades de classe est confrontée à ses agresseurs des années plus tard. Un roman cru sur le silence assourdissant des blessures.

Son blog s'appelle « *Les corps empêchés* » : de corps, dans les quatre romans d'**Emmanuelle Pagano** parus (c'est le troisième chez P.O.L.), il n'est presque toujours question que de ça. Celui du petit garçon handicapé de la voisine (*Le tiroir à cheveux*, 2005), celui qui ne contient pas le bon sexe (*Les adolescents troglodytes*, 2007). Celui de la petite fille dont on a abusé quand elle n'était encore qu'une écolière dans ce dernier, *Les mains gamines*.

L'élève du CM2 agressée pendant toute une année par ses camarades de classe est vingt-cinq ans plus tard femme de ménage chez l'un d'eux, devenu propriétaire d'un gros domaine viticole. Elle travaille aussi à la maison de retraite du village, qui donne sur la cour de l'école et où son institutrice de l'époque est pensionnaire. Quand le roman commence, elle doit aider la maîtresse de maison à organiser une fête de retrouvailles entre les anciens *copains* du CM2 1979-1980. Tous les garçons qui avaient *Les mains gamines*. Tous sauf un, Claude.

Quatre voix s'élèvent tour à tour : sa patronne, la vieille enseignante depuis longtemps à la retraite, la mère de Claude et sa petite-fille, écolière de CM2, fille d'un des tortionnaires... Les coupables seront-ils démasqués ? punis ? le roman ne se tient pas du côté du fait divers. Il fait entendre l'intériorité blessée, l'abus de pouvoir, l'impunité du fort, la revanche du faible, la culpabilité du silence. Il écoute les béances, les sutures. Puisque la plupart des protagonistes, eux, entendent mal, n'entendent rien ou entendent trop. Acouphènes, otalgie, troubles de l'oreille interne, bêtes logées au fond, ça leur crie, ça leur démange, ça leur grince dans la tête.

Prof d'arts plastiques, Emmanuelle Pagano construit ses histoires dans l'espace, les lieux, plus que dans le temps. Toujours inscrites dans un terroir fort (ici un pays de vignes, de terrasses, de châtaignes et de vers à soie, de fruits qui piquent et de fils précieux, de rusticité et de délicatesse qui ressemble à l'Ar-dèche où vit l'auteur), et la nature semble souvent transmettre aux humains une part de sa sauvagerie. Les corps aussi sont des paysages, des territoires menacés aux frontières que l'on conquiert, que l'on annexe. La romancière va loin, avec un réalisme rude et cru, dans



l'exploration de l'animalité féminine, ses plis, ses fluides.

La vieille petite fille violentée écrit dans un carnet qu'elle a toujours sur elle « *ses cauche-mars de petite fille* », dit-elle. « *Des poèmes hard* » avec des images gore de sexes aux lèvres cousues, de « *sexes-bogues aux piquants rétractiles* ». « *Est-ce que les marques invisibles de violences au creux des cuisses (tous les garçons, tous, tous sauf un), ça peut se plier et se replier. Est-ce que ça peut se ranger dans un carnet ?* » se demande son institutrice. Est-ce que le remords rend sourd ?

VÉRONIQUE ROSSIGNOL



Emmanuelle Pagano

Les mains gamines

P.O.L.

TIRAGE : 6000 EX.

PRIX : 15 EUROS, 176 P.

ISBN : 978-2-84682-273-2

SORTIE : 25 AOÛT

25 août > ROMAN France

La peau du monde



Un deuxième roman déroutant, où Ingrid Thobois confirme son singulier talent.

Ingrid Thobois, née en 1980, a fait ses débuts en littérature, fort remarquables, en 2007. Son premier livre, *Le roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés*, paru chez Phébus, avait obtenu le prix du Premier roman décerné par un jury de critiques littéraires. Distingué par la presse, des ventes non négligeables, le roman reparait en septembre au Livre de poche, en même temps que *L'ange anatomique* chez Phébus toujours.

On avait bien senti chez Ingrid Thobois, dernière son humour et sa fraîcheur, une certaine complexité. Quelqu'un qui a vécu si jeune des expériences extrêmes comme la guerre en Afghanistan (où elle a effectué des missions humanitaires pour une ONG) ne peut pas s'en sortir totalement indemne. Écrivaine, elle en a conservé une prédisposition à la tension, à une violence contenue, mais bien présente. Laquelle constitue le ressort de ce deuxième roman.

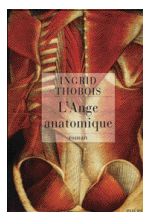
Dans un pays quelconque, jamais identifié, mais qui pourrait être l'Afghanistan, ou le Liban, le beau et sensuel Ehsan est victime d'un accident aussi grave qu'inexplicable : il tombe d'un muret de moins d'un mètre, et se fracasse pourtant le squelette. Opéré, réopéré, il demeurera paralysé des jambes. Sa femme, très amoureuse, prend soin de lui avec un dévouement admirable. Elle lui consacre toute sa vie, le fait

transporter en France afin qu'il soit mieux soigné, vient le voir chaque jour. Aucune tâche, même les plus ingrates, ne la rebute. Jusqu'au jour où elle sent que quelque chose a changé en Ehsan. Qu'il ne l'accueille plus si volontiers dans sa chambre d'hôpital, mais avec de la gêne. Elle soupçonne quelque chose et finit par découvrir la vérité : son mari a noué une liaison passionnée avec sa propre infirmière, avec qui il souhaite refaire sa vie.

L'héroïne, elle (tantôt narratrice, tantôt sujet du récit), Ingrid Thobois va riant les perspectives), rencontre un artiste russe exalté, Alekseï, qui la contraint quasiment à poser pour lui et ses élèves, nue, dans son atelier. Ce qu'elle fait avec une tranquille impudeur, et même du plaisir. Il est tendre avec elle, attentif, et il devine ses pensées les plus intimes. Un nouvel amour sera-t-il possible ? Et qu'est-il exactement arrivé à Ehsan ?

On ne le saura jamais vraiment. Ingrid Thobois raconte les choses de façon à la fois très précise, minutieuse, « anatomique », et hallucinée. Son roman traite d'écorchés vifs, au sens figuré, mais tout y passe, en fait, par le corps, vigoureux et triomphant ou brisé et médicalisé. Mais un corps toujours désirant. C'est un livre tendu, sur la corde raide, séduisant et inquiétant à la fois.

J.-C. P.



Ingrid Thobois

L'ange anatomique

PHÉBUS

TIRAGE : 6000 EX.

PRIX : 15 EUROS, 192 P.

ISBN : 978-2-75-290352-5

SORTIE : 25 AOÛT

La mémoire d'un livre

28 août > ROMAN Suisse

Le mystère du ténor assassiné

Remarqué en 2007 avec *Train de nuit pour Lisbonne*, Pascal Mercier revient avec un roman plus ancien, mais non moins subtil, labyrinthique et prenant.

Les jumeaux s'appellent Patrice et Patricia. Nous lisons les cahiers que l'un et l'autre rédigent alternativement. Et le premier mystère de ce livre – où les mystères s'enchâssent – tient d'abord à leurs relations très intimes, au point qu'ils ont mis, entre eux, tout un continent et tout un océan. Au-delà des méandres psychologiques, l'attention est bientôt captée, cependant, par le déclencheur de l'intrigue: l'assassinat d'un célèbre ténor en pleine représentation de la *Tosca* sur la scène de la Scala.

Pourquoi donc leur père a-t-il abattu Antonio di Malfitano? De retour à la demeure familiale berlinoise, Patrice et Patricia s'interrogent, et pas seulement sur eux-mêmes. Nous découvrons progressivement la personnalité pathétique et complexe de leur père: un compositeur incompris dont tous les opéras ont été refusés et qui s'est résigné à devenir accordeur de pianos – l'un des plus réputés du monde musical, non seulement pour son oreille mais aussi pour l'étendue de ses connaissances et sa sensibilité musicale.

A côté de ce personnage extraordinaire, se dessine progressivement une autre héroïne peu

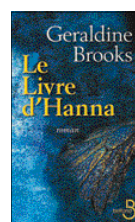
banale, bien que plus secrète, insaisissable et non moins complexe: la femme de l'accordeur, une ancienne danseuse. Elle non plus n'a pas pu accomplir sa vocation, ayant dû renoncer à la danse après un accident. Il se cache dans l'histoire familiale une malédiction – un éternel retour – dont les jumeaux sont l'un des re-flets, conséquence d'un labyrinthe de miroirs aux enchaînements inexorables et tragiques.

Publié en Allemagne voici quatre ans, *Train de nuit pour Lisbonne* (Maren Sell, 2007) avait révélé aux Français Pascal Mercier, auteur berlinois d'origine suisse et philosophe de formation. *L'accordeur de pianos* est plus ancien (il date de 1998) mais tout aussi subtil, nourri d'une vaste culture européenne. Outre la qualité de l'intrigue, on y apprécie l'art de décrire les villes et l'architecture tout autant qu'une manière suggestive et prenante d'évoquer la musique. Il y a aussi un suspense et une puissante rêverie de la description...

J.-M. M.



Pascal Mercier
L'accordeur de pianos
LIBELLA/MAREN SELL
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR NICOLE CASANOVA
TIRAGE: 15 000 EX.
PRIX: 23 EUROS; 507 P.
ISBN: 978-2-35580-008-5
SORTIE: 28 AOÛT



Geraldine Brooks
Le livre d'Hanna
BELFOND
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE RABINOVITCH
TIRAGE: 20 000 EX.
PRIX: 22 EUROS; 420 P.
ISBN: 978-2-7144-4468-4
SORTIE: 14 AOÛT

20 août > BD Japon

En marchant en dessinant

Le tandem Jirô Taniguchi-Masayuki Kusumi creuse le sillon de la bande dessinée contemplative en huit nouvelles « promenades ».

Avec Masayuki Kusumi, Jirô Taniguchi a déjà signé un étonnant recueil de promenades gastronomiques, malheureusement passé un peu inaperçu lors de sa sortie en 2005 chez Casteman/« Sakka ». *Le gourmet solitaire* mettait en scène, avec leurs échos mémoriels, les découvertes culinaires d'un représentant de commerce au fil de ses parcours dans l'agglomération de Tokyo. Dans *Le promeneur*, les deux auteurs japonais continuent de creuser le sillon de cette bande dessinée contemplative au cœur de la démarche artistique de Taniguchi, l'un des monstres sacrés de la bande dessinée japonaise, également le plus ouvert sur la création européenne.

Cadredans une PME aux activités pas très clairement identifiées, le « héros » du *Prome-*

neur affiche pour idéal de « se perdre avec nonchalance », et saisit toutes les occasions de s'abandonner à une balade impromptue. Un rendez-vous avec un client dans un quartier en pleine mutation, une course plus ou moins insolite, la promenade rituelle du chien d'un couple d'amis, le retour d'une soirée chez un bon copain sont autant de prétextes à l'exploration d'un secteur oublié de la capitale nipponne. « Ce n'est pas du tourisme, précise l'infatigable piéton. C'est le plaisir de marcher tranquillement, au gré de ses envies, sans objectif précis. »

Comme dans *Le gourmet solitaire*, Taniguchi et Kusumi réduisent l'action à sa plus simple expression. Mais ils savent à merveille faire ressentir les émotions qui saisissent leur personnage au détour des ruelles. Leurs planches imprégnées du temps qui passe, de l'air qui vibre, exhalent des parfums inattendus tout en dégageant une infinie sérénité.

FABRICE PIAULT



Jirô Taniguchi et Masayuki Kusumi
Le promeneur
CASTEMAN
TRADUIT DU JAPONAIS PAR CORINNE QUENTIN EN COLLABORATION
AVEC JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT
TIRAGE: 40 000 EX.
PRIX: 15 EUROS; 72 P. N & B
ISBN: 978-2-203-01286-8
SORTIE: 20 AOÛT



L'AVANT-CRITIQUES

2 septembre > ROMAN France

Changement de décor

Après *Blouse* et *La grande garde*, Antoine Sénanque change de ton et s'essaye habilement à la comédie avec *L'ami de jeunesse*.

Médecin spécialisé en neurologie, Antoine Sénanque a pris une sage décision. Celle d'écrire son « premier livre gai » après quinze années d'exercice en neuropsychiatrie et des débuts littéraires plutôt sombres. Le héros de Sénanque, on se souvient de *Blouse* (Grasset, 2004), est un homme qui a toujours laissé à désirer, tant dans son travail que dans son existence. « *Je suis psy - chiatre, je n'arrive plus à écouter mes malades, je vis depuis vingt-cinq ans avec une femme obsessionnelle qui s'aggrave, j'ai deux enfants de dix ans, des jumeaux que je confonds et c'est mon anniversaire* », lance-t-il, au point que le lecteur se demande s'il ne s'agit pas là d'un frère jumeau de l'auteur...

A quarante-huit ans, Antoine Saint-Bernard – un nom qui ne lui a pas toujours rendu service – officie dans le VI^e arrondissement de Paris où il peut compter sur une clientèle fidèle et une secrétaire choisie par son épouse. Antoine, qui entretient son frère au chômage depuis quatorze ans, voudrait changer de métier ou du moins vivre un changement. Devenir professeur d'histoire, comme il l'explique à Félix, son meilleur ami de trente ans et depuis leur rencontre à la pension de Saint-Martin-des-Champs. Venu au monde « *avec un sou-*

Roman enlevé et tonique, *L'ami de jeunesse* évoque avec fantaisie les problèmes de couple et la crise du milieu de vie.

rire imprimé comme une marque de naissance », ce restaurateur qui propose chaque vendredi le meilleur tartare de la capitale en plat du jour, a quant à lui le talent de ne jamais dire la vérité!

Marié à une Luce-Is-mène que tout le monde appelle Lucienne, beauté qui ressemblait à Brigitte Bardot et a vieilli comme elle – Lucienne prétend avoir « *trois filles, vingt kilos de trop et cinquante ans* »! –, le bon Félix va accepter de suivre Antoine sur les bancs de l'université, de reprendre le chemin de la Sorbonne où pullulent heureusement les ravissantes étudiantes anglaises... Avec des phrases courtes et percutantes, un sens évident de la formule, l'auteur de *La grande garde* (Grasset 2007, repris au Livre de poche) brosse le portrait haut en couleur d'un drôle de psy neurasthénique qui associe volontiers Lexomil et vodka, préfère le football

au rugby, affirme qu'il ne faut pas prendre l'inconscient trop au sérieux, qu'il faut le « *laisser dire* »!

Antoine Sénanque sait de quoi il parle. Lui-même a repris une licence d'histoire à quarante-huit ans. « *Classique. Pas de quoi en faire*

un roman. Si. Rien ne se passe comme prévu. Je pensais m'être inscrit à une petite course d'endretien psychique, je cours le marathon. Changements brusques d'horaire, professeurs disparus, salles désertées, rafales d'examens, ma promenade universitaire ressemble à un tour de train fantôme », explique-t-il. Dans la fiction, Antoine Saint-Bernard, qui déclare à propos de sa femme: « *Elisabeth m'a aimé, m'aimera, mais ne m'aime plus* », va avoir la chance de croiser la route de Charlotte Baugin, femme « *imprécisément* » belle. Roman enlevé et tonique, *L'ami de jeunesse* évoque avec fantaisie les problèmes de couple et la crise du milieu de vie.

ALEXANDRE FILLON



Antoine Sénanque

L'ami de jeunesse

ÉDITIONS GRASSET

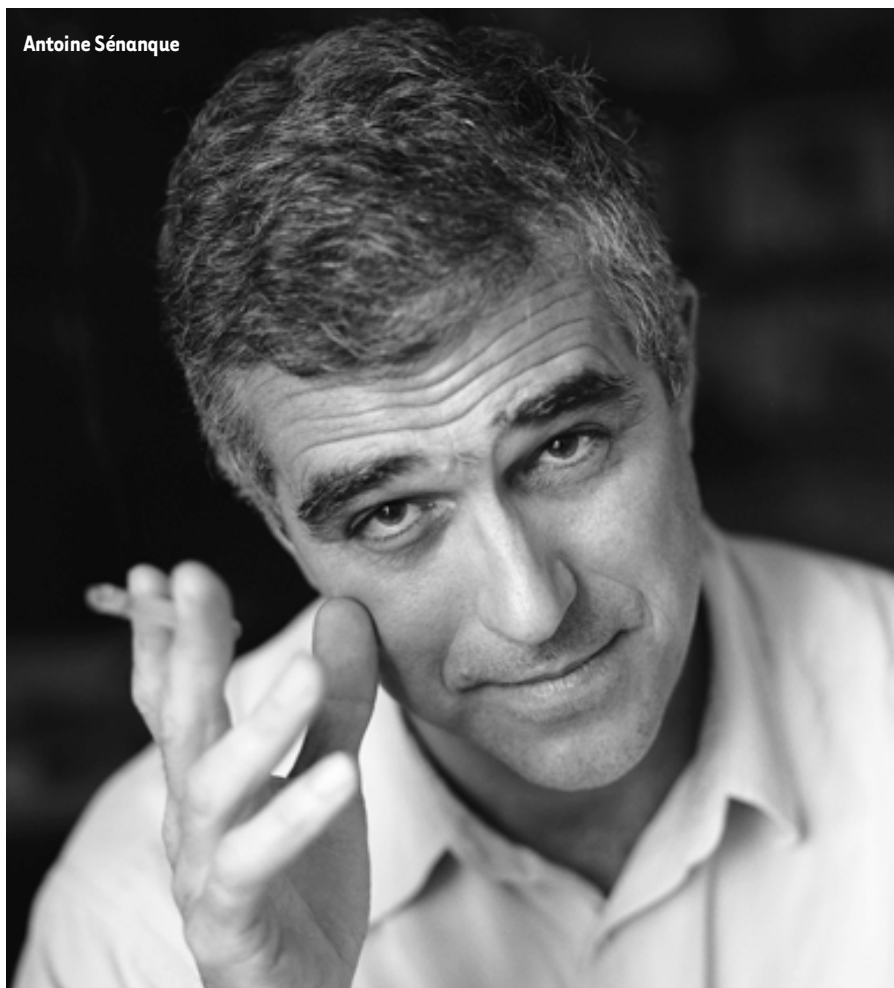
TIRAGE: 10000 EX.

PRIX: 17,90 EUROS; 342 P.

ISBN: 978-2-246-73861-9

SORTIE: 2 SEPTEMBRE

Antoine Sénanque



WAKS/GRASSET

Olivier Poivre d'Arvor



WAGS/GRASSET

19 août > ROMAN France

L'amant de la Chine du Nord

Un tour de force romanesque, où se mêlent sans-papiers chinois, intellectuels généreux, avec Marguerite Duras en guest-star.

Pour son retour en solitaire, douze ans après *Le club des momies* (Grasset, 1996), et après de nombreux ouvrages coécrits avec son frère Patrick, **Olivier Poivre d'Arvor** a réussi un tour de force magistral. *Le voyage du fils* est un roman tissé avec une grande subtilité, pétri d'humanité, le tout traité avec un détachement élégant. Pour une fois, les bons sentiments font la bonne littérature. Et la Duras en guest-star, franchement, ça a du chic.

Tout commence donc par un « fait divers » : le suicide à Paris, au 41 boulevard de la Villette où elle occupait un lit dans un gourbi infâme, de Li Mei, une sans-papiers chinoise originaire de Fushun, province du Liaoning, une Mandchoue. Immigrée en situation irrégulière, elle a cru, à tort, que les policiers venaient l'arrêter, et s'est défenestrée. Son fils Fan Wen Dong, prévenu, a été invité à venir en France lui rendre hommage, récupérer ses restes afin de la ramener en Chine. Il est pris en charge par Thomas Schwartz, un écrivain engagé, inlassable militant des droits de l'homme, et qui semble prendre à cette histoire-là un intérêt tout particulier. Il songe même à en faire un livre, qui pourrait s'appeler *Le voyage du fils*.

A Paris, Wen Dong accomplit son travail de deuil : il sillonne les rues à pied, inlassablement, avec l'oiseau en cage qu'il s'est acheté sur les quais. Songeant à l'histoire de sa famille, à son père emprisonné dans un camp de travail parce que adepte de la secte Falun-gong, aux raisons qui ont poussé sa mère à

partir afin d'essayer d'améliorer leurs vies. Et il participe aussi à la campagne organisée par ses amis pour dénoncer les conditions inhumaines faites aux sans-papiers. Un jour, par hasard, Wen Dong rencontre une femme, Anne Latour, qui tombe amoureuse de lui. Elle pourrait être sa mère, mais désire un enfant de cet « *amant de la Chine du Nord* » avec qui, faute de mots, elle partage le langage du corps. Anne, cinéaste, prépare un documentaire pour Arte sur Marguerite Duras, et s'aperçoit que l'amant (supposé) de la jeune Donnadiou était justement originaire de la même ville – connue à l'époque sous le nom de Fou-cheou – que Wen Dong ! Elle sait, bien sûr, que leur histoire restera sans lendemain, et refuse de vieillir seule, divorcée de son mari écrivain qui avait rencontré une autre femme. On n'en dira pas plus... Fan Wen Dong repart avec les cendres de sa mère et son oiseau-guêpier en cage, laissant derrière lui des regrets et, peut-être, un fils.

Difficile de résumer ce roman foisonnant, truffé de clins d'œil (on y voit passer, par exemple, Christian Thorel, le célèbre libraire d'Ombrès blanches à Toulouse), de chaussetrapes, et dont il faut attendre les toutes dernières lignes pour connaître le fin mot.

JEAN-CLAUDE PERRIER



Olivier Poivre d'Arvor

Le voyage du fils

GRASSET

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 16,90 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-246-73821-3

SORTIE : 19 AOÛT

21 août > PREMIER ROMAN France

Couleurs de la musique

Voir la musique en couleurs. Tel est le don, ou la malédiction, du narrateur de *L'inconnu d'Aix*, premier roman d'**Alexandre Glikine**, écrivain dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il vit à Genève et qu'il apprécie particulièrement la musique baroque. On devine aussi qu'il aime une Provence mystérieuse – hantée en plein soleil – entre Va u-venargues et Sisteron, dont le cœur bat à Aix.

Là se déroule l'essentiel de ce journal intime aux allures de conte romantique allemand, fils du XVIII^e siècle. Le narrateur écoute un jour une « *Simphonie* » d'un compositeur peu connu : Jean-Baptiste Miroglio (1725-1785). Cette musique se matérialise dans son esprit comme une partition colorée, mêlée d'images véritablement présentes – non pas rêvées.

L'enquête commence chez des amis aixois. Les recherches sur Miroglio mènent le narrateur vers d'autres mystères : un clavecin lui aussi coloré, les étranges théories synesthésiques d'un certain père Castel et le troublant portrait d'un jeune chevalier du XVIII^e siècle. Bientôt, le narrateur découvre une belle correspondance d'amitié amoureuse ou d'amoureuse amitié entre le chevalier et une inconnue non moins fascinante, qui se révèle être un inconnu. Entre espace et temps, musique et matière, époque présente et siècle des Lumières, le narrateur progresse dans le haut savoir de la musique et la sagesse passionnée d'un véritable amour.

Alexandre Glikine évoque avec simplicité, sans maniérismes, la musique baroque et la Provence. Il joue des styles sans exercice de style. Son évocation de l'amour s'exprime, elle aussi, de façon d'autant plus suggestive qu'elle est sobre et retenue. Ce qui pouvait n'être qu'une fantaisie littéraire raffinée se découvre peu à peu comme une interrogation profonde.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY



Alexandre Glikine

L'inconnu d'Aix

LA DIFFÉRENCE

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-7291-1767-2

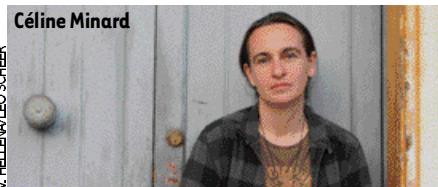
SORTIE : 21 AOÛT

RECTIFICATIF

Le premier tirage du roman de Fred Vargas, *Un lieu incertain* publié aux éditions Viviane Hamy le 27 juin 2008, est de 300 000 exemplaires et non de 30 000, comme nous l'avions annoncé dans LH 738 du 20/6/2008, p. 24.

27 août > ROMAN France

Donjons et Dragonne



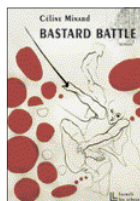
Roman médiéval postmoderne signé Céline Minard, où, le temps d'une bataille, se déploie un style mixant la langue de Villon avec la niaque d'un film de kung-fu.

Après *Le dernier monde* (Denoël, 2007), faux techno-thriller et véritable exploit de poétique d'anticipation, Céline Minard est de retour avec un petit bijou, *Bastard Battle*. Plus court, moins lyrique (le dernier opus ne donne pas lieu à la description de paysage) et aussi cinglant qu'une gifle (un *happy slapping*, la langue y claque de manière ludique et sur le rythme d'un film de sabre). Haute-Mame, 1437 : la ville de Chaumont est prise d'assaut par Aligot, second bastard (sic) de Bourbon. Massacre, scènes de bataille, hémoglobine en veux-tu en voilà. La violence déferle sous les yeux du narrateur, « *Denysot-le-Clerc dit le Hachis, aussi Spencer Five comme illustrateur et copiste.* » Mais quand arrive une démonsse à la face jaune avec « *en main une hallebarde au fer rutilant, garnie en garde d'une étoupe rousse comme queue de goupil* », les archers sont impuissants. « *Les traits bondissent en retour, filent à l'envers à rebours, éclatent sur son arme, dégringolent à ses pieds. Par trois sauts enroulés en l'air, déroulés en l'air, repris à l'est et à l'ouest, elle fait place nette de la nuée de trois cents flèches. Je l'ai vu* », confirme le chroniqueur, incrédule. Le Bastard de Bour-

bon bat en retraite mais pour combien de temps ? Et qui est donc cette Jeanne d'Arc asiatique qui pratique le kung-fu ? Mais peu nous chaut, au fond, des tenants et aboutissants de cette bataille oubliée par les annales de l'Histoire. Puisque tout n'est que fiction. Et question d'écriture, avant tout. L'auteure, née en 1969, ne s'est pas contentée de pasticher Villon ou de puiser dans le plus tardif *Thésor de la langue française* de Nicot, pour y piocher quelques fantaisies orthographiques (« eschielle » au lieu d'« échelle », « bruiet » pour « bruit », etc.). Postmoderne déjantée, Céline Minard recrée une vraie langue, mixant le lexique médiéval avec des expressions anglaises, allemandes : « *no-thing* », « *raus merdaille* ». Grâce à ce manga enluminé, elle refond une littérature où ce sont les mots et le rythme qui engendrent le récit.

Mais nulle crainte, rien d'abscons, il suffit de se laisser porter. Et de rire aussi. Denysot-le-Clerc, à la démonsse bridée : « *Avant de mourir, puis-je savoir de quoi est fait votre pompon d'armes ? Serait-ce queue de goupil frite en réalgar et orpiment et salpêtre et chaux vive, trempée en lessive de pisse et d'eau merdeuse essorée en culotte de lépreux et séchée à la lune pleine une nuit d'équinoxe ? Ou serait-ce un chiffon de haut-de-chausses arraché en souvenir à un amant infidèle ?* »

SEAN JAMES ROSE



Céline Minard

Bastard Battle

LÉO SCHEER « LAURELLI »

TIRAGE : 6000 EX.

PRIX : 12 EUROS ; 112 P.

ISBN : 978-2-7561-0140-8

SORTIE : 27 AOÛT

24 août > RÉCIT France

Orient express

Courte et rapide biographie du poète et savant perse Omar Khayyam, Le cure-dent est le premier livre de Jean-Yves Lacroix, libraire de livres anciens.

Jean-Yves Lacroix, dont son éditeur nous indique qu'il fut vice-champion du monde de Scrabble dans la catégorie cadet en 1983, a eu la bonne idée de se livrer à une « *enquête minutieuse et quelque peu fébrile sur la personnalité et l'œuvre d'Omar Khayyam* ». Poète-astronome né le 18 mai 1048 dans le district de Shadyakh, à Nishapour, capitale de la riche province du Khorassan, au nord-est de l'Iran actuel, et probablement mort en 1131 dans cette même région des vergers, celui que nous célébrons pour ses *Rubaiyat* fut une forte tête et un travailleur buté réputé pour son mauvais caractère.

Lacroix nous montre qu'il réforma le calendrier en 1079, se retira de la vie publique après avoir écrit des traités capitaux, qu'il tenait la musique pour « *un art d'émerveillement* », s'adonnait à l'étude du vin, de l'amour et de la poésie, célébrant « *les femmes et la beauté, l'ivresse, la poussière qui nous attend et nous assèche* ». Libraire de livres anciens et traducteur de Melville – dont *Bartleby le scribe* et *Moi*



Jean-Yves Lacroix

Le cure-dent

ÉDITIONS ALLIA

TIRAGE : 6000 EX.

PRIX : 6,10 EUROS ; 96 P.

ISBN : 978-2-84485-283-0

SORTIE : 24 AOÛT

21 août > ROMAN France

Racines

Ogre barbu aux doigts jaunés par le tabac, René Ehni, surnommé Caligula par les habitants de la Crète, sort de son île avec un mince volume entremêlant ses souvenirs. Les premières pages d'*Apnée* nous conduisent dans son Sundgau natal. Posté dans la bibliothèque d'une ferme, au-dessus d'un cheptel de moutons, avec vue par temps clair sur les Vosges, Ehni évoque Christian, son « *éditeur de Paris* » mort récemment.

L'auteur d'*Algérie roman* (Denoël, 2002) tire dans tous les sens avec sa prose unique et furieuse. Il convoque Racine, celui de *Britannicus*, parle de « *mioussik classique* », ému par une sonate de Ravel dont *Le boléro* est un « *tam-tam* » magnifié par les danseurs de Maurice Béjart, autre disparu dont il fut l'assistant dans les années 1960. René Ehni revient sur ses débuts littéraires, lorsqu'il publiait *La gloire du vain* (Julliard 1964, disponible chez Bourgois) et *Ensuite nous fûmes à Palmyre*, paru chez « *Gallimuche* » en 1968. Le gaillard ne s'en laisse pas compter, attablé devant des fayots à la Montbéliard des rognons flambés à la fleur d'aubergine ou des saucisses de Morteau, faisant glisser le tout avec force rasades de vin d'Arbois, blanc comme rouge.

Puissant livre des racines et de l'amitié, *Apnée* offre de surcroît un portrait en creux de Christian Bourgois qui était avec Ehni « *comme Dieu le Père en moniteur de marionnettes* », même s'il lui refusait des manuscrits qu'il trouvait souvent « *lamentables* » !

AL. F.



René Ehni

Apnée

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TIRAGE : 3500 EX.

PRIX : 12 EUROS ; 112 P.

ISBN : 978-2-267-01996-4

SORTIE : 21 AOÛT

et ma cheminée –, le Grenoblois nous promène à Nishapour, cite son *Algèbre*, digresse sur Ettore Majorana, génie de la physique moderne, et sur son maître Avicenne, narre les ébats de Khayyam avec la délurée Schahine, poétesse qui aimait le baigner et lui couper le poil...

Ce mince et réjouissant volume, clos par un feu de joie, réussit parfaitement à peindre un original qui était promeneur mais point voyager, un homme à la fois infidèle, croyant et non croyant. Cerise sur le gâteau, Jean-Yves Lacroix narre comment Omar Khayyam, sur l'étalage d'un antiquaire, fit l'acquisition d'un « *cure-dent d'une ciselure ancienne, nette et parfaite* », objet qui fut, avec quelques livres, sa seule possession jamais reconnue.

AL. F.

En avoir ou pas

Une femme, de cinquante ans, va à l'hôpital pour un test de dépistage du cancer du sein. Sur la fiche du médecin sont inscrits son nom, son sexe, son âge et la mention « nullipare ». Te mme médical, voire vétérinaire, pour dire « sans enfant ». Le mot blesse. Tout à coup, toute sa vie de femme est réduite au fait de n'être pas mère. Nullipare lui fait penser à nulle part. Surgit la question de l'origine. Française, elle est née en Iran. A vécu au Cambodge. A Paris elle eut plusieurs adresses : rue de Cléry, près de la porte Saint-Denis; Montparnasse; Barbès... les adresses changent et les marques de cigarettes avec. Et les volutes du souvenir se déroulent. La langue et l'amour d'une nourrice à Téhéran qu'elle a perdus; sa mère qui épouse un homme tuberculeux, et donne vie, avant elle, à un fils et à une fille qui bientôt mourront de la tuberculose... Dès le début, le deuil est dans le couffin et, à la fin, le lit du parent grabataire revêt d'ironiques allures de berceau : la narratrice devient la mère de sa mère, redevenue cette enfant bretonne dont on ne comprend pas la langue. **Jane Sautière**, qui travaille dans le milieu pénitentiaire, avait écrit en 2003 un court texte, *Fragmentation d'un lieu commun* (même éditeur, collection « Minimales »), sur les paroles des détenus; aujourd'hui, avec *Nullipare*, elle livre une réflexion sensible sur la filiation.

S. J. R.



Jane Sautière

Nullipare

VERTICALES

TIRAGE : 3000 EX.
 PRIX : 12,90 EUROS ; 152 P.
 ISBN : 978-2-07-012060-4
 SORTIE : 4 SEPTEMBRE

20 août > ROMAN France

Génération perdue

Satirique et tendre, un nouveau **Christian Authier** qui met en musique les sentiments.

Contrairement à ce que le titre du roman pourrait laisser croire, il ne faisait pas si bon avoir vingt-cinq ans en 1995 dans cette grande métropole du sud qui ressemble comme deux briques roses à Toulouse. Le narrateur et sa bande de copains, un mélange de blousons dorés rencontrés à Sciences-Po, où ils battaient la Weston et usaient leurs cachemires, avec d'authentiques paumés, n'avaient guère de problèmes existentiels, mais s'enquiquinaient femme. Leurs vies, apparemment, se passaient à glander de bistrot en boîtes de nuit, à se saouler à mort et à tenter de draguer les rares filles consentantes. « *Ultra-moderne solitude* », comme dirait Souchon, qui ne figure pas, d'ailleurs, dans la bande-son du roman, pourtant bien garnie. Christian Authier est un amateur de pop et de chanson française.

Inconsolables d'avoir raté Mai 1968 (ils sont nés après), le paroxysme de leur révolte consistait à dynamiter la vieille syntaxe, en construisant par exemple « avant que » avec le passé simple de l'indicatif. Na! Et puis il y avait aussi la politique locale, une espèce de marigot infect où nos jeunes amis vont bientôt se glisser et s'engraisser un moment tout à loisir. Militants de l'extrême-centre dont le maire de la ville est un des « cadets », le narrateur et sa clique vont constituer autour de l'édile une espèce de *think-tank* éthylique et dispendieux, producteur de mots ronflants et de concepts creux. L'époque en était déjà friande. Mais l'aventure se terminera de façon calamiteuse.

Cela aura quand même permis au narrateur de déverser sa bile sur le milieu politique du cru, sur le grand quotidien régional, *La Gazette*, son patron corrompu et son rédacteur en chef honni (le héros y fut un temps pigiste et s'en est fait éjecter, ceci explique cela), ou même quelques ténors nationaux, coudoyés à l'occasion et guère épargnés non plus. Il y a dans *Une belle époque* un côté roman à clefs savoureux : si certains pseudonymes se révèlent transparents, d'autres sont bien plus difficiles à deviner.

Il y a aussi, bien sûr, comme dans les autres romans de Christian Authier – le très beau *En terrement de vie de garçon* en particulier (paru chez Stock en 2004) –, un côté générationnel autobiographique et mélancolique. Authier excelle dans le mariage de l'humour, de la satire, de la tendresse et de la pudeur : la preuve, l'histoire d'amour du narrateur avec la belle Clémence. Qui finit mal, comme « *en général* ». Encore une chanson. Qu'on n'entendra pas, pas plus que *Place des grands hommes*, de Bruel : la bande a explosé, les amis de jeunesse ne se reverront jamais. Pas question de se plaindre. Chez ces gens-là, monsieur, on ne pleure pas. On écrit parfois.

J.-C. P.



Christian Authier

Une belle époque

STOCK

TIRAGE : 5 500 EX.
 PRIX : 19,50 EUROS ; 304 P.
 ISBN : 978-2-234-05962-7
 SORTIE : 20 AOÛT

13 août > ROMAN France

Le livre de Gaston

La jeune **Emilie de Turkheim** ose un roman sur un vieux clochard qui se prend pour Villon.

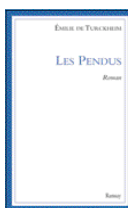
Gustave, alias Gaston, a connu des jours meilleurs. Autrefois, c'était un poète, qui « *vil-lonait* » en paix. Et puis voilà, il se retrouve sous les ponts de Paris, pocheton et clochard à l'ancienne. Pas SDF. « *C'est quoi ce truc*, dit-il, *un Svelte Danseur Finlandais? Une Saucisse Décongelée au Four? J'avoue jure*... » Comme le grand François, Gaston est un peu pendeur, pas mal voyou, totalement répugnant, mais avec un cœur gros comme ça. Il s'exprime dans une langue qui n'appartient qu'à lui, hermétique autant que savoureuse, sachant très bien que son apparence rebute le pékin. Et la pékine. Gaston sert de père d'adoption au jeune Julien, qu'il appelle Dylan, ou cow-boy. Lequel n'a pas eu que du bonheur : sa mère est actuellement en

prison parce qu'elle a assassiné son mari, un peintre pervers qui abusait du gamin. A qui elle envoie des lettres en français approximatif mais au contenu très explicite : « *Ou est l'argent que je t'est demandé? [...] Tout ce que je veux, c'est de l'argent.* » Julien vit chez Gisèle Pig, son ignoble grand-mère, une vieille bourgeoise qui passe son temps assise derrière son piano, l'humilie sans cesse en lui reprochant tout ce qu'elle a fait pour lui depuis toutes ces années. Elle, dès douze ans,

elle tra vaillait dans la couture, etc. Un jour, Julien n'en peut plus. Il craque, et fracasse la tête de l'immonde aïeule d'un coup de pied de lampe en fonte. Et pourtant, c'est un gentil garçon, très doux, qui aime à flirter avec Tulipe, le travelo camé au LSD qui lui vole ses économies pour se faire fabriquer des seins. Mais il n'est pas sûr qu'il puisse un jour gagner Silicone Vallée... Car en Julien la rage déborde, et les cadavres pleuvent dru. Seul Gaston « *le capillophile poèteux* » est au courant de tout, et tente de protéger son Dylan des autres et de lui-même. Tout ça ne peut pas s'achever en *happy end*...

A vingt-sept ans, Emilie de Turkheim ose un troisième roman très original, très écrit, polyphonique et hors des modes. Pas forcément évident, mais courageux.

J.-C. P.



Emilie de Turkheim

Les pendus

RAMSAY

TIRAGE : 8 000 EX.
 PRIX : 17 EUROS ; 176 P.
 ISBN : 978-2-84114-959-9
 SORTIE : 13 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

21 août > PREMIER ROMAN France

Ma vie en rose

L'évocation d'une jeunesse étudiante à travers les expressions recensées dans les pages centrales du *Petit Larousse illustré*.

« Les pages roses ont guidé ma vie », affirme le narrateur de ce charmant premier roman, une sorte d'autobiographie dont les jalons sont les expressions, latines pour la plupart, réunies dans les pages centrales du *Petit Larousse illustré*, les fameuses pages roses. Les classiques « *Alea jacta est* » et autres « *Cave canem* » mais aussi des maximes moins usitées au message plus codé (« *hHorresco referens* ») et quelques expressions anglaises (« *Last but not least* ») constituent les entrées de ce livre à la nostalgie discrète et ironique, hommage à ce fond de langue commun autour duquel **Teodoro Gilabert** organise les souvenirs d'un étudiant en lettres classiques dans les années 1970.

Le narrateur re voit avec émotion son premier dico millésimé 1968, en noir en blanc, puis le Gaffiot latin-français, « *un hideux objet totalement dénué des ex-appeal* », « *gros et laid un peu comme son cousin grec, le Baillif* ». Rappelant comment, en choisissant ces disciplines peu prisées par les garçons, on devenait à cette époque-là l'heureux coq dans un poulailler de belles et bonnes élèves. Il propose en outre d'humoristiques explications – psychologiques, anthropologiques, matérialistes – à cette surreprésentation féminine dans ces filières qui exhalaient d'attirants « *parfums de gynécée* ». « *Ça peut effectivement sembler incroyable mais j'ai vécu mon adolescence dans un harem... au cœur du V^e arrondissement de Paris*. » Le lycéen sera d'ailleurs exclu quelques jours pour avoir écrit à la craie rouge un revendicatif « *carpe puellam* » (à vos

restes de cours de latin !) sur le mur blanc d'une salle de classe.

Lycée Fénelon, licence à la Sorbonne, capes de lettres classiques, maîtrise sur un sujet proposé comme une boutade (« *le latin aujourd'hui* ») et premier poste au prestigieux lycée Henri-IV avant de rejoindre... Aulnay-sous-Bois, cet itinéraire en rose va du cœur du quartier Latin à la banlieue jusqu'à Nantes. De Neruda à Gracq mais aussi de Godard à Demy. Car le latin n'est pas seul à former l'esprit de notre jeune homme : les films de la nouvelle vague, les Brigitte Barbot, Anna Karina, Jean Seberg fournissent aussi à l'amateur de langues mortes ses mythologies modernes. Si bien qu'il préférera, en voyage d'études à Capri, sécher la visite de la villa de Tibère pour faire un pèlerinage à la Casa Malaparte filmée dans *Le mépris*...

La mise en page des phrases avec ses fréquents retours à la ligne, une forme de l'acronisme (verbe à l'infinitif, adjectif isolé) donnent son rythme un peu syncopé à ce roman original, à l'autodérision légère dans lequel on révise (ou apprend) au passage l'origine de toutes ses expressions et le nom de celui qui a inventé « *Je sème à tous vents* » qui reste la devise du *Larousse* depuis l'édition de 1905 ! Bref, Teodoro Gilabert porte très bien le rose.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL



Teodoro Gilabert

Les pages roses

BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 202 P.

ISBN : 978-2-283-02343-3

SORTIE : 21 AOÛT

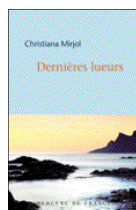
25 août > ROMAN France

Crépuscule boréal

Les dernières heures d'une vieille femme qui voulait voir le pôle Nord.

C'est l'excitation du départ, tard dans la nuit, le bouclage de la valise : Micheline vérifie qu'elle n'oublie rien. Récapitule. A 88 ans, elle s'apprête à partir en croisière, un voyage, un vieux rêve : voir les fjords du Grand Nord, naviguer dans les eaux polaires de l'archipel du Svalbard. C'est la même fébrilité, la même appréhension que pour un départ en colo. Joseph, le mari qui ne l'accompagne pas, se tient là, assistant prévenant, un peu gauche. Il l'appelle « *Bibiche* », elle l'appelle « *Petit* ». Il insiste pour qu'elle boive son café tant qu'il est chaud. « *A ton âge, il faut dire, être aussi*

intrépide, c'est rare, oui, dit Joseph. » Son empressement de vieux mari cède petit à petit la place à l'affolement, la panique, quand la voyageuse se trouve mal, se met à trembler et qu'il faut appeler l'urgentiste. Puis l'accompagner le matin très tôt au laboratoire d'analyse et patienter trop longtemps dans la salle



Christina Mirjol

Dernières lueurs

MERCURE DE FRANCE

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-7152-2870-2

SORTIE : 25 AOÛT

22 août > ROMAN France

Johnny miroir

On connaît l'histoire de *Johnny Guitar*, le cow-boy musicien de Nicholas Ray. Il revient de nulle part vers Vienna, la femme qu'il aimait, et qui désormais tient un étrange saloon presque toujours vide. Vienna doit affronter la haine d'Emma, chef du clan des éleveurs, qui reproche à la jeune femme d'aimer Dancing Kid, le meneur d'une bande de hors-la-loi.

Ce film, **Catherine Soullard** – spécialiste de cinéma – le connaît mieux que personne. Elle en fait de manière originale la trame narrative et visuelle d'un roman qui concerne une autre Vienna et un autre Johnny : la mère de la narratrice et l'homme qu'elle a tant aimé, un ancien maquisard parti mourir en Indochine.

La description du film, la mise en phrases des grandes scènes et l'usage – comme refrain – des répliques se combinent avec les souvenirs de l'autre Vienna, la mère de la narratrice, et son deuil amoureux, inlassablement repris, revêtu, transformé par ce film devenu un mythe, une autre vie, une double vie.

L'émotion de Catherine Soullard s'exprime dans la mise au point d'une écriture objective, faussement froide, qui transpose admirablement la langue des images, les cadres du film et l'art des montages. C'est Albuquerque. Et c'est aussi Marseille. Et c'est une belle histoire d'amour aussi poignante que savent être les impossibles retours de Johnny et de Vienna.

J.-M. M.



Catherine Soullard

Johnny

LE ROCHER

TIRAGE : 1 300 EX.

PRIX : 13 EUROS ; 96 P.

ISBN : 978-2-268-06619-6

SORTIE : 25 AOÛT

d'attente alors que Micheline souffre, s'affaiblit et, pour finir, n'a plus envie de partir où que ce soit. Et qu'elle annonce à sa fille Annie qu'elle annule tout, que c'est trop tard...

Dernières lueurs est un livre émouvant, bref et fébrile comme ces heures ultimes où tout s'accélère, où la vie s'en va aussi vite qu'elle est passée. Les phrases orales, indirectes, heurtées de **Christina Mirjol** ressassent les mots des pauvres gens « *emmurés dans le drame important des humains* ». Au début du livre, Micheline s'inquiétait : « *Parce que je pars si loin. Il ne faudrait pas que là-bas il me manque ça ou ça.* » Mais c'est le temps qui manque pour finir de préparer son sac.

V. R.

Un Indien dans la ville

Comment survivre quand on est né « avec de l'eau sur la tête », myope, de grands pieds, qu'on bégaye et qu'on zozote en même temps ? Junior, 14 ans, héros du *Premier qui pleure a perdu* de Sherman Alexie, mène une vie d'enfer. Les choses ne s'arrangent pas pour ce jeune Indien Spokane quand il décide d'aller au lycée de Reardan... chez les Blancs. Comme sa sœur, partie avec un Flathead dans le Montana, il se retrouve étranger parmi les siens. Mais il ne trouve pas davantage sa place chez les Blancs, fréquentant le premier de la classe, Gordy, et la plus jolie fille, Pénélope, deux ados aussi peu à l'aise que lui. Le salut est dans le dessin, « seule chance réelle d'échapper à la réserve » : Junior émaille son récit de quelques illustrations savoureuses, à la manière des comics américains. En quête de « la trique métaphorique », il se plonge aussi avec délice dans la lecture.

Comme son titre l'indique, *Le premier qui pleure a perdu* est un texte sur l'adolescence et un roman d'initiation. En quittant la réserve, Junior et sa sœur se sont coupés de leurs racines (Mary le saie cher) et ont presque renié les leurs (Junior perd l'amitié de Rowdy). Le basket, un match violent contre l'équipe indienne, la mort de la sœur sont autant d'épreuves pour passer, non pas dans le monde des Blancs, mais dans celui des adultes. Le tout raconté avec un humour ravageur qui n'a d'égal que la noirceur des situations décrites. Bien connu des lecteurs de la collection « Terres d'Amérique » (Albin Michel), *Sherman Alexie*, considéré par la revue *Granta* comme l'un des vingt meilleurs romanciers américains, a signé une quinzaine de romans, recueils de nouvelles et autres écrits. Très autobiographique (l'auteur est né de l'union d'un Cœur d'Alene et d'une Spokane), *Le premier qui pleure a perdu* est son premier livre pour la jeunesse et a reçu National Book Award 2007. Ce « dépressif par nature », comme il se décrit lui-même, dit avoir découvert que l'humour noir était une « véritable arme d'auto-défense, qui lui permet de conquérir rapidement le cœur des lecteurs ». C'est chose faite.

CLAUDE COMBET



Sasa Stanisic

PETER VAN PELBRY/STOCK

20 août > ROMAN Allemagne

Aleksandar l'enchanteur

Dans l'ancienne Yougoslavie, un grand-père titiste fait de son petit-fils un magicien du possible et de l'impossible. Débuts en fanfare de Sasa Stanisic.

Le jour même de sa brusque mort, grand-père Slavko donne à son petit-fils un chapeau de magicien et une baguette magique. Cadeau surprenant de la part d'un titiste pur métal, dont le message résume les convictions : « Tu seras le plus puissant magicien du possible et de l'impossible dans l'ensemble des États non alignés. Ton pouvoir aura une portée révolutionnaire particulière tant qu'il s'exercera en conformité avec les idées de Tito et en accord avec les statuts du Parti communiste yougoslave. »

Telles sont les dernières paroles d'un homme qui, chaque jour, s'interrogeait pour savoir ce qu'il devait entreprendre afin de faire baisser le taux de l'inflation, réformer son pays et inciter les collectifs de sa région à approcher toujours plus les objectifs du plan. Ainsi faisons-nous, également, connaissance avec Aleksandar, héros-narrateur du *Soldat et le gramophone*, gamin rêveur et résolu qui vit à Visegrad, en Bosnie-Herzégovine, aux bords de la Drina, dont le pont fut célébré par un grand livre d'Ivo Andrić.

Tout ce premier chapitre est étonnant, télescopant la féerie communiste du grand-père, les vieux usages de la Bosnie – entre popes et productivistes – avec les échos venus du grand lointain, via la radio, les journaux et la télévision. Ainsi le cœur du grand-père cède-t-il en quelques secondes, presque autant que celles nécessaires à Carl Lewis pour battre, au même instant, le record du monde du cent mètres. Ces intrusions de la médiasphère et de l'imagerie globalisée dans la vie quotidienne et dans l'histoire bientôt dramatique de l'ex-Yougoslavie sont l'une des constantes du roman – et l'une de ses réussites.

Il arrive, en effet, qu'un brillant premier chapitre ne tienne pas ses promesses et que cet art de brouiller les registres puisse devenir un procédé. Ce n'est pas le cas de Sasa Stanisic dans ce premier roman d'une grande virtuosité au service d'une réflexion grave et profonde.

Né en 1979, de mère bosniaque et père serbe, le garçon a quatorze ans lorsqu'il fuit Visegrad et les guerres yougoslaves. Comme l'Aleksandar du roman, il découvre l'autre versant des illusions titistes et des mensonges volontaristes. Il se confronte aussi à l'Allemagne, si différente : ce sont les années de la réunification, de l'intense effort industriel et financier, du naufrage communiste mais aussi d'un rêve mondialisé de moins en moins séducteur. A quoi s'ajoute cette autre langue : l'allemand qui est désormais celle du jeune écrivain, resté en Allemagne alors que ses parents partaient pour les États-Unis.

Les aventures du magicien Aleksandar dans un monde désenchanté ne jouent pas seulement de la narration picaresque dans la tradition à la fois slave et germanique, ici très bien associées. Sasa Stanisic signe aussi un roman de formation : enfance, adolescence, âge adulte, découverte de l'amour, découverte de l'histoire et de la réalité. Outre ses qualités propres – notamment une narration captivante –, *Le soldat et le gramophone* fait renaître sans passéisme un genre qui semblaient empoussiérer : le grand roman européen.

J.-M. M.



Sasa Stanisic
Le soldat et le gramophone
STOCK
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR FRANÇOISE TORAILLE
TIRAGE : 20 000 EX.
PRIX : 21,50 EUROS ; 384 P.
ISBN : 978-2-234-06020-3
SORTIE : 20 AOÛT



Sherman Alexie
Le premier qui pleure a perdu
ALBIN MICHEL, « WIZ »
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR VALÉRIE LE PLOUHINEC
TIRAGE : 18 000 EX.
PRIX : 13 EUROS ; 286 PAGES
ISBN : 978-2-226-18017-9
SORTIE : 3 SEPTEMBRE

AVANT-CRITIQUES

21 août > ROMAN Grande-Bretagne

Méfiez-vous de l'Iliade

L'archéologue Obermann entraîne une jeune grecque sur le chantier d'où il exhume les restes de Troie. Peter Ackroyd s'inspire de l'aventure de Schliemann pour une évocation douce-amère de la mythomanie et du mentir-vrai.

« *Timeo Danaos et dona ferentes* », lit-on chez Virgile. Je crains les Grecs, surtout s'ils apportent des cadeaux, disait le sage Laocoon lorsqu'on lui parla d'un certain cheval laissé devant la ville et que les Troyens s'empresaient de vouloir y faire entrer. Ainsi la jeune Sophia Chrysanthis et ses parents auraient-ils dû se méfier lorsque se présenta chez eux un certain Heinrich Obermann très pressé d'épouser la jeune fille qu'il s'était choisie pour femme en consultant une collection de photos. Cette Sophia, avait-il décidé, serait son Hélène, la Grecque éternelle qu'il lui fallait pour couronner les travaux entrepris par ses soins sur le site d'Hissarlik, près du détroit des Dardanelles – là où se serait trouvée la Troie légendaire. Et voici cet Allemand d'âge mûr, offrant des bijoux anciens venus du chantier, parlant d'Athéna, de Zeus, d'Achille et d'Agamemnon.

Le mirobolant personnage émeut la jeune fille qui, depuis toujours, rêve à la lecture d'Homère. Quant à ses parents, notamment le co-

lonel Chrysanthis, ils se disent que le gendre peut représenter une bonne affaire: un homme qui a fait fortune aux quatre coins du monde, qui parle d'emmener Sophia dans les grandes villes européennes et qui dirige, en effet, un énorme chantier sur la côte turque...

Voici donc Sophia et Obermann partis vers l'Asie Mineure, où la petite Athénienne va vivre la découverte des ruines présumées de Troie et partager le rêve éveillé de son roublard, mythomane, mégalomane et stupéfiant mari. Elle-même affine sa personnalité. Elle se révèle plus déconcertante qu'on ne le croit dans ce fantastique mentir-vrai où l'un et l'autre s'imaginent revivre l'épopée ancienne, les dieux et les héros tout en barbotant dans ce problématique chantier d'un méli-mélo de ruines.

Peter Ackroyd a traité plus d'une fois de l'illusion littéraire, des vies réelles rongées par les livres et l'imaginaire. Il s'inspire ici d'Heinrich Schliemann, aventurier au grand cœur, imposteur sincère, savant autodidacte, intuitif et rêveur, épris de mythologie, de littérature... et de bonnes affaires. A ce personnage évidemment romanesque, il ajoute celui de Sophia pour lequel Ackroyd dispose d'une grande liberté: on sait moins de choses sur l'épouse que Schliemann se choisit, en effet, pour en faire sa reine de Troie. Elle prend

ici un singulier relief, figure d'une rêverie nationale grecque et d'une quête des « pures » origines héroïques de la civilisation européenne, dont on sait l'importance au XIX^e siècle – et les conséquences plus que fâcheuses dans la rêverie aryenne du XX^e siècle.

La chute de Troie, qui pourrait bien être celle de la Baliverna, chère à Buzzati, permet à Ackroyd de renouer avec le style vif, paradoxal et subtilement érudit de *La mélodie d'Albion* (Le Promeneur, 1993) ou d'*Un puritain au paradis* (Robert Laffont, 1998). Son personnage d'Obermann vaut programme: en allemand, le Surhomme. Ce qui peut introduire, en français, une confusion avec l'élégiacque Oberman de Senancour (1804), voluptueusement épris de mélancolie, à cent lieues de l'entreprenant personnage d'Ackroyd. Mais qui connaît encore cet Oberman-là dont les romantiques français avaient pourtant fait leur héros?

J.-M. M.



Peter Ackroyd

La chute de Troie

PHILIPPE REY

TRADUIT DE L'ANGLAIS

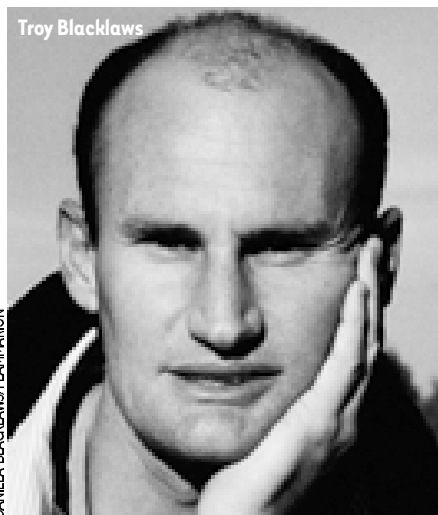
PAR BERNARD TURLE

TIRAGE: XX EX.

PRIX: 18 EUROS; 240 P.

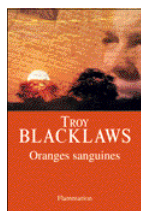
ISBN: 978-2-84876-119-0

SORTIE: 21 AOÛT



Troy Blacklaws

DANIELA BLACKLAWS/FLAMMARION



Troy Blacklaws

Oranges sanguines

FLAMMARION

TRADUIT DE L'ANGLAIS

(AFRIQUE DU SUD) PAR

PIERRE GUGLIEMINA

TIRAGE: 7 000 EX.

PRIX: 19 EUROS; 256 P.

ISBN: 978-2-0812-0973-2

SORTIE: 27 AOÛT

27 août > ROMAN Afrique du Sud

Cap de l'enfance

Deuxième roman de Troy Blacklaws, *Oranges sanguines* convainc tout autant que *Karoo Boy*.

Troy Blacklaws n'a pas quitté les rivages de l'Afrique du Sud. Découvert avec un premier roman incandescent, *Karoo Boy* (Flammarion 2006, repris en « 10/18 »), ce professeur de littérature anglaise qui enseigne actuellement à Singapour, revient avec *Oranges sanguines*.

Un roman qui mélange souvenirs et fiction, dont certains personnages ont existé et d'autres ont été inventés.

On y retrouvera intact son art de parler de l'enfance et de ses divers apprentissages. Gecko a neuf ans, son frère Zane à peine trois. Né à Pinetown dans une famille originaire d'Angleterre et d'Ecosse – ses grands-parents ont d'abord fait escale en Egypte, au Siam et à Bangkok avant de s'installer en Afrique du Sud –, le jeune héros de Troy Blacklaws a fait ses premiers pas au Natal, la terre des Zoulous, non loin d'une forêt d'hibiscus où mieux vaut éviter de croiser les mambas noirs.

A ses camarades d'école, Gecko affirme qu'il deviendra un cow-boy, « exactement comme Clint Eastwood » – le gamin est aussi fasciné par un autre acteur, James Dean, mort projeté à travers le pare-brise de son spider.

Fils d'une ancienne infirmière, transformée en mère de famille à la ferme, et d'un père qui dévore les livres de cow-boys, Gecko poursuit les lézards, traque les oiseaux, gardant toujours un œil sur Lucky Strike, le cuisinier capable de faire sentir aux garçons que la vie est remplie de drames et d'aventures, et sur Beauty, la nounou zouloue qui aime les bonbons et l'eau de mer.

Bientôt la famille quittera le Natal pour aller s'installer au Cap, dans une maison à toit de chaume dans la vallée « où les *Bushmen* dansaient autrefois au clair de lune », Gecko découvrant alors un autre monde et d'autres codes...

Troy Blacklaws signe un deuxième opus subtil et sensuel.

AL. F.

10 septembre > BD France

Révision des classiques



Catherine Meurisse
Mes hommes de lettres
SARBACANE
PRÉFACE DE CAVANNA
TIRAGE : 6000 EX.
PRIX : 19,50 EUROS ; 144 P. COUL.
ISBN : 978-2-84865-233-7
SORTIE : 10 SEPTEMBRE

L'histoire de la littérature française vue par Catherine Meurisse, seule femme de Charlie Hebdo.

Aux contemporains Gavalda, Houellebecq, Angot, Marc Levy et autre Cavanua qui préface son livre, Catherine Meurisse ne décoche qu'un clin d'œil. Mais du roman de Renart à Sartre, Beauvoir, Gracq et Yourcenar, la des-

sinatrice passe à la décapieuse toutes les lettres françaises. Comique des situations et malice du trait sont garantis, mais le ton reste sage pour l'unique femme de l'équipe de Charlie Hebdo, qui dispense à « ses » hommes de lettres plus de tendresse que de piques.

Au fameux Lagarde & Michard, Catherine Meurisse n'a pas seulement emprunté le découpage par siècles et par écrivains, mais aussi le souci didactique, qui la conduit par exemple à expliquer très précisément les conditions d'émergence de la littérature française au cœur du Moyen Âge. Avec elle, on saura pourquoi Ganelon a envoyé Roland au casse-pipe à Roncesvaux, aussi bien que le rôle de Louis XIV dans l'épanouissement du théâtre iconoclaste de Molière. La dessinatrice psychanalyse Montaigne, imagine La Fontaine parmi les animaux de ses Fables et tacle gentiment Hugo. Au moment de la rentrée littéraire, qui est aussi celle de la rentrée scolaire, *Mes hommes de lettres* est un moyen ludique et distrayant de réviser ses classiques.

Le seul qui en prenne vraiment pour son grade est, de façon surprenante, un éditeur, Gaston Gallimard. La dessinatrice lui reproche d'avoir laissé filer Proust, Mauriac, Alain-Fournier et Céline chez Grasset ou Denoël... tout en admettant qu'il a su ensuite rattraper la plupart d'entre eux.

FABRICE PIAULT

27 août > ROMAN POLICIER États-Unis

En famille

Michael Nava achève sa carrière d'écrivain avec un livre superbe.

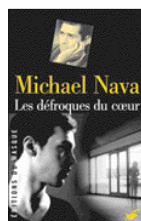
C'est vraiment dommage que Michael Nava ait décidé, en 2001, de mettre un terme à sa carrière d'auteur de polars, avec son septième roman, *Les défroques du cœur*, qui paraît à la rentrée au Masque, en même temps que l'épisode précédent, *Adieu aux amis chers*, est repris en poche dans le « Masque jaune ». Nava, gay californien d'origine mexicaine, était à l'époque avocat. Il est aujourd'hui juge d'instruction des dossiers des condamnés à mort pour la Cour suprême de Californie, et continue de militer pour les droits des homosexuels aux États-Unis. Mais il a arrêté d'écrire ses romans au meilleur de son talent : alors que la série avait commencé dans l'originalité, avec *La mort à Frisco* et *Un garçon en or*, elle s'était quelque peu engluée dans la pire noirceur. Le contexte gay et le plan juridique, les drames vécus par le héros, Henry Rios, avaient pris le pas sur l'intrigue et le romanesque. Ce n'est plus le cas. Dans *Les défroques du cœur*, Rios, rescapé d'un infarctus, tombe de nouveau amoureux, et retrouve une famille.

Rios, c'est un peu le sosie de l'auteur. Avocat au grand cœur, toujours prêt à défendre la veuve et l'orphelin. Cette fois, ses clients sortent de sa propre famille. Plus exactement, sa sœur Elena voit ressurgir de son passé la fille, Vicky, qu'elle avait abandonnée quinze ans auparavant, et son fils Angel, dix ans, un petit *chicano* brillant et sauvage, tout le portrait de son oncle Henry à son âge. L'ennui, c'est que Vicky est bientôt accusée du meurtre de son mari, Pete, un voyou dealer et camé, ultra-violent. Légitime défense, homicide, ou meurtre ? On sait que, dans la justice américaine, ces qualifications sont déter-

minantes en termes d'années de prison ! Avec l'aide de John, son nouveau *boyfriend*, un type solide et chaleureux qui vient de « sortir (définitivement) du placard », et de quelques amis, motivé, surtout, par son affection pour son petit-neveu, Henry va mener son enquête, et démontrer l'innocence de sa cliente. Au passage, il va aussi pacifier les relations au sein de sa propre famille, se rapprocher de sa sœur, et tenter d'éviter à Angel de connaître une adolescence aussi atroce que la sienne, martyrisé par son père.

Avec *Les défroques du cœur*, Nava avait remédié aux défauts de ses livres précédents : sensible sans être gnan-gnan, gay sans tomber dans le communautarisme, dramatique sans être désespérant, et finies les interminables scènes au tribunal à l'américaine, où l'on se perdait dans les arguties juridiques et les « objection, votre Honneur ». On espère qu'un triomphe en France fera peut-être changer d'avis M. le juge Nava, qui nous racontera ainsi la suite des aventures d'Henry Rios, auquel on s'est vraiment attaché.

J.-C. P.



Michael Nava
Les défroques du cœur
ÉDITIONS DU MASQUE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARYVONNE SSOSSÉ
TIRAGE : NC
PRIX : 18 EUROS ; 420 P.
ISBN : 978-2-7024-3257-0
SORTIE : 27 AOÛT